

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 817.—SAMEDI, 30 DÉCEMBRE 1899

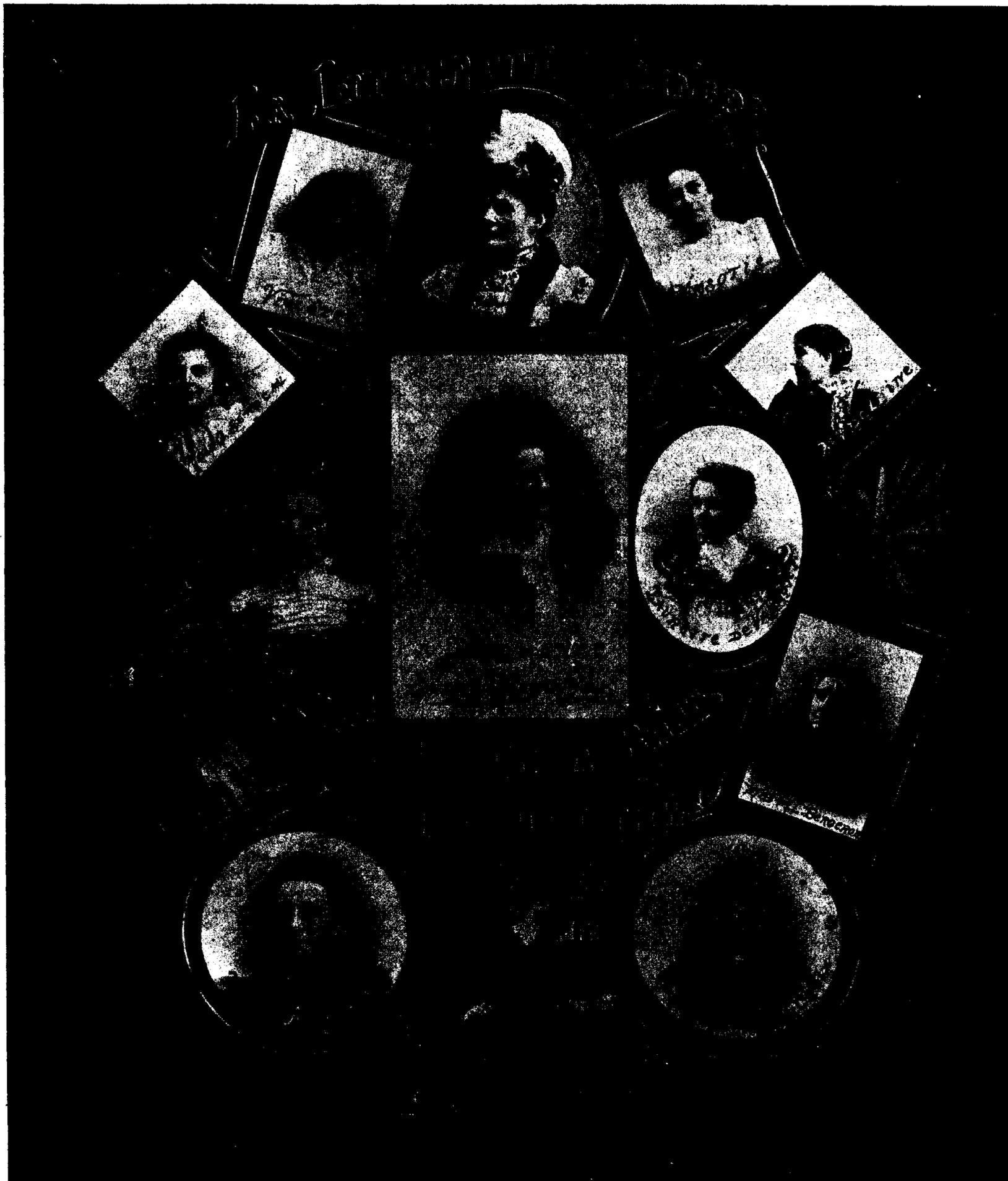
BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

20-A



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 DECEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-noas, par Léon Ledieu.—Nouvel an, par Firmin Picard.—Pensées de Noël.—Poésie : Le conscrit de Carillon, par Emery Desroches.—Le jour de l'an d'un prisonnier, par Marie Aymong.—L'année nouvelle, par Laurette de Valmont.—L'auberge de la mort, par Gaston-P. Labat.—Poésie : La France d'autrefois, par Albert Lozeau.—La littérature au Canada, par Aimée Patrie.—Salut au vingtième siècle, par Hermance.—Une marraine comme on n'en voit guère, par Jeanne du Vallon.—Mil neuf cent, par Gilberte.—Primes du mois de novembre.—Monument National.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery. Gravure-devinette.

GRAVURES.—Portraits des collaboratrices du *Monde Illustré* : Violette, Jeanne du Vallon, Myosotis, Mlle Sénécal, Madeleine, Aimée Patrie, Hermance, Laurette de Valmont, Gilberte, Mme M.-L. Bergeron, Marie Aymong, Fauvette et Paul Herda de Croix.—Le Temps (double page).—Le bonhomme aux étrennes.—Pour le dîner de famille.—L'amour brûlant.—Toilettes pour enfants.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FLORENCE

Sous ce titre, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, sous peu, un excellent roman canadien, par un tout jeune auteur canadien que nous avons présenté à nos lecteurs dans un des derniers numéros : M. Rodolphe Girard, rédacteur à *La Patrie*.

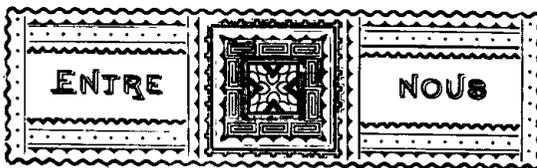
Ce roman, dont la trame est bien agencée, est fort bien pensé, écrit en un très bon français, et tout plein du plus pur patriotisme : c'est un bien, en ces temps de platitudes et de courbettes devant le fort, le plus cruel que la terre ait porté.

L'action du beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Non seulement nos chers abonnés liront ce beau roman, mais le feront lire autour d'eux.



Minuit ! L'année expire et l'année est éclos.
Une reine nouvelle entre dans l'univers.

MME DESBORDES-VALMORE.

Minuit sonne, mais les vibrations du timbre de nos pendules se confondent avec les sourds grondements des canons qui accomplissent leur œuvre sinistre et font prendre le deuil à des milliers de veuves et d'orphelins.

Minuit sonne et pour la première fois depuis près de dix-neuf siècles, les églises sont remplies de fidèles qui viennent demander au Tout-Puissant de bénir l'an nouveau et de nous épargner les chagrins pendant les douze mois qui vont s'écouler, mais cette messe de minuit tout exceptionnelle semble être une messe des morts et des plaintes et des sanglots accompagnent les chants sacrés et la grande voix de l'orgue.

Minuit sonne lentement et devant plus d'un foyer une femme et des enfants vêtus de noir pensent au chef de la famille, maintenant disparu pour toujours, tombé là-bas sous un ciel lointain, frappé par la balle d'un ennemi caché dans les buissons, et qui, lui aussi, se bat et meurt à son tour pour le drapeau qu'il défend.

Minuit sonne et pendant que les veuves et les orphelins pleurent, les véritables auteurs de la guerre désastreuse de l'Afrique du Sud chantent, rient et boivent du champagne en songeant aux profits qu'ils comptent retirer de cette malheureuse guerre, profits qui, comme l'a dit impudemment et avec cynisme, un journaliste de notre pays, "feront plus que compenser la perte de quelques centaines de pauvres malheureux."

Ces centaines de pauvres malheureux se comptent déjà par milliers, ces pauvres malheureux sont des hommes jeunes, forts, intelligents et braves qui donnent leur sang à la patrie qui les a appelés, ces pauvres malheureux sont de chair et d'os comme le plumeux qui a osé écrire cette chose. Beaucoup d'entre eux ont femme et enfants, tous ont une mère : mais qu'importe que ces jeunes gens se fassent tuer la poitrine et que les mères et les épouses meurent de peine, si les fluctuations de la bourse font entrer dans le coffre-fort des spéculateurs des poignées d'or et des monceaux de billets de banque ?

Qu'importe la destruction de cette jeunesse, force vive de la nation, si le cours des actions du capitaliste oscille de manière à lui rapporter des profits !

Minuit sonne, que lui importe une défaite de plus, il joue à la baisse et, pour lui, une armée battue signifie un gain de quelques milliers de louis de plus.

Minuit sonne à la pendule de son club, le télégraphe apporte le nombre des tués, des blessés et des prisonniers. Bast ! que lui importent ces centaines de pauvres malheureux ?

Garçon ! Du champagne !

** Quelle guerre ! et quand et comment cela finira-t-il ?

Il semble vraiment qu'un vent de folie passe sur l'Angleterre, car on ne sait comment expliquer son attitude vis-à-vis de la France et ses défaites consécutives.

Ce sont ces deux points qu'il convient d'examiner.

Les Anglais deviennent de plus en plus arrogants envers la France et ne savent quelles injures lui adresser à propos de certaines caricatures de mauvais goût publiées dans des journaux presque inconnus de Paris et dont l'existence n'a vraiment été révélée que par suite des récriminations des feuilles anglaises.

L'Angleterre devrait savoir qu'en pareil cas elle pouvait faire poursuivre les coupables devant les tribunaux, avant de tenir tous les Français solidaires des insultes prodiguées par quelques sots à une femme aussi respectée et respectable que l'est la reine Victoria.

Le *Journal des Debats* répond ainsi aux cris de la presse anglaise :

En effet la France serait responsable de ces excès si elle n'avait pas pris soin de mettre dans ses lois les moyens de les réprimer. Elle ne le mérite pas ce reproche. La loi du 17 mars 1893, en vue d'assurer à la répression toute son efficacité, a enlevé au jury la connaissance des délits d'offenses ou d'outrages envers les chefs d'Etat étrangers, pour l'attribuer aux tribunaux correctionnels. Il n'est donc pas exact que la personne des souverains étrangers manque chez nous d'une protection suffisante. Par une autre disposition de la loi, disposition assurément très sage, l'action répressive ne peut pas s'exercer spontanément : il faut une plainte déposée par le représentant du chef d'Etat intéressé, car lui seul est juge de savoir s'il préfère le dédain et le silence à la répression que les tribunaux correctionnels ne manqueraient pas de prononcer. Nous avons donc mis une arme entre les mains des représentants étrangers ; c'est à eux de s'en servir, s'ils le jugent à propos. Est-ce que l'ambassadeur d'Angleterre a déposé une plainte contre ces journaux que la presse anglaise prend si sévèrement à partie ? Nous ne l'avons pas entendu dire. Dès lors la France, en tant que nation, en tant que gouvernement, est en droit de dégager sa responsabilité.

Et, maintenant, nous demanderons à la presse anglaise qui nous jette la pierre si elle-même est sans péché, et si elle a toujours eu pour nous, pour notre armée, pour nos tribunaux, pour nos hommes politiques, les ménagements qu'elle entend nous imposer à l'égard de tout ce qui lui est cher à elle-même. Quand on a l'épiderme aussi sensible, il conviendrait de ne pas froisser brutalement celle des autres, et c'est ce dont la presse anglaise s'est fort peu préoccupée, depuis quelques années surtout. Elle se révolte contre certaines violences ; soit, elle a raison ; mais elle oublie trop l'extraordinaire sans-gêne, le ton agressif et offensant avec lesquels elle a pris, peut-être inconsciemment, l'habitude de parler de nous, de nos affaires, de nos intérêts, de nos sentiments intimes. Nous aussi, nous avons souffert et nous sommes révoltés en lisant beaucoup de ses articles, ou en regardant certaines de ses caricatures, où elle ne nous a que trop bien enseigné à pratiquer le trait lourd et blessant. Si nous condamnons l'emploi de ces armes discourtisives ce ne peut être seulement d'un côté : un examen de conscience quelque peu sincère amènerait de part et d'autre des constatations qui ne seraient pas sans analogie. Mais c'est ce que nos voisins ne voudront jamais croire, ou du moins jamais avouer, car ils estiment que rien de ce qu'ils font ne peut être mal, et ils ne sont pas très éloignés de penser que rien de ce que nous faisons ne peut être bien. En ce moment surtout, leur susceptibilité à pris un caractère aigu. Leur guerre du Transvaal ne leur a pas valu beaucoup de sympathie en Europe, et si personne n'a eu la moindre idée de s'interposer pour y mettre obstacle, on l'a du moins jugée avec sévérité. A ce désagrément initial, sont venus s'ajouter quelques déboires causés par la conduite de la guerre elle-même. Il en est résulté, en Angleterre, un état d'esprit où il y a du malaise et de l'irritation, de la mauvaise humeur et de la violence toutes prêtes à faire explosion.

La réponse est froide, calme et pleine de raison ; les journalistes Anglais devront admettre enfin qu'ils ont tort de tant crier.

** Quant aux défaites — trop nombreuses — que viennent de subir les armes anglaises, elles s'expliquent par le manque de tactique d'ensemble.

Or, un officier anglais, le major Caldwell, vient précisément de faire paraître un livre, intitulé : *Stratégie et tactique anglaise*, dont un écrivain français bien connu a fait la critique raisonnée.

J'ai détaché le passage suivant, qui a son intérêt, et qui est tout à fait d'actualité.

Après avoir parlé des nombreuses campagnes des Anglais, M. Charles Malo s'explique ainsi :

Dans la règle, leurs campagnes d'outre-mer sont entamées et menées assez longtemps avec des moyens insuffisants, et ils ne tardent pas à récolter les fruits amers d'une préparation mauvaise. C'est à croire, en vérité, que c'est dans... le génie national, lorsqu'on voit nos voisins s'engager dans une guerre voulue, préméditée, provoquée par eux, comme celle du Transvaal, et dirigée contre un ennemi bien connu d'eux pour les avoir battus une première fois, sans avoir tout préparé, disposé et mis en œuvre longtemps d'avance, de façon à n'avoir pas à préluder aux victoires... futures par des échecs doublement humiliants.

Mais un mépris toujours dangereux de l'adversaire, ni le défaut de préparation même, tout érigés en principe qu'ils paraissent outre-Mer, ne suffisent pas en-

NOUVEL AN

core à expliquer cette... malchance presque constante des Anglais dans leurs campagnes extra-européennes. Il doit y avoir encore une autre raison, et nous ne la chercherons pas très longtemps, si nous en connaissons quelque peu l'histoire détaillée, ou si, à défaut, nous lisons un peu attentivement le volume du major Caldwell. J'ai dit qu'il était fort instructif, ce livre, et non pas seulement pour les Anglais. Il est le fruit d'une expérience réelle et d'une observation pénétrante. De très nombreux événements et incidents de guerre, soigneusement groupés, étudiés et approfondis, l'auteur déduit avec infiniment de sagacité des leçons toutes pratiques sur les formations tactiques et les procédés de combat à employer contre tel ou tel ennemi exotique, dans tel ou tel cas déterminé. Il a très bien vu que, dans de telles guerres, et par exception, la stratégie favorise le défenseur, qui n'a guère souci de ses "communications" tandis que l'assaillant, obligé plus que jamais d'assurer et de surveiller les siennes, peut et doit prendre sa revanche du côté tactique, — c'est-à-dire hâter la solution par le combat plutôt que par la manœuvre.

Non moins judicieusement, il reconnaît, — très Anglais encore en cela ! — que, quand on n'est pas sûr de pouvoir infliger une défaite décisive à l'ennemi, il est plus habile et plus prudent de lui faire "un pont d'or". Mais où il est tout à fait et trop Anglais, c'est lorsqu'il déclare, dès sa préface, et cherche à prouver dans le corps de l'ouvrage, toutes les fois que l'occasion s'en présente, que, lorsqu'une armée régulière a affaire à des forces irrégulières, "les conditions de l'expédition deviennent distinctes des conditions de la guerre moderne". Si le major Caldwell entendait par là qu'on ne fait pas la guerre dans des terrains aussi différents de l'Europe et entre eux que l'Afghanistan, l'Abyssinie, l'Égypte, l'Afrique australe, l'Inde, le Canada, et qu'une armée appelée à y faire la guerre a besoin d'une organisation et même d'une tactique très élastique, nous n'y trouverions rien à dire, si ce n'est que cela va de soi. Si, même, on nous déclarait que l'exception confirme la règle, de même que toutes les fautes ne sont pas punies comme elles le mériteraient, nous en tomberions encore d'accord. Mais notre auteur va plus loin ; car il semble, parfois, poser en principe que les règles supérieures et immuables de l'art militaire ne sont pas faites pour les Anglais, ni ne les obligent... du moins quand ils opèrent contre des adversaires qu'ils jugent "inférieurs." Eh bien ! nous ne sommes pas du tout de cet avis et nous ne pensons pas que les campagnes mêmes qu'on invoque soient précisément pour nous donner tort. Nous avions l'occasion de citer, récemment, cet axiome de Napoléon, qu'une "armée ne doit avoir qu'une ligne d'opérations" et que, si l'on doit "se diviser pour marcher et vivre, il faut se concentrer pour combattre ;" en Angleterre, on professe, au contraire, que rien n'est plus avantageux que les lignes doubles ou mêmes triples, et l'on agit en conséquence. Or, l'histoire militaire est là pour nous démontrer que, si les lignes multiples ont exceptionnellement réussi, le plus souvent elles ont échoué, et il faudrait plus de succès, (de bon aloi !) que les théoriciens de Woolwich ne nous en peuvent opposer, pour nous convaincre que la stratégie anglaise, — puisque, aussi bien, il paraît qu'il y en a une, — ne peut être qu'infiniment supérieure à la stratégie napoléonienne.

Ces réflexions ont leur valeur et jettent un jour tout nouveau, pour nous, — car on sait depuis longtemps à quoi s'en tenir en Europe — sur les causes principales qui ont pu amener tant de désastres.

La guerre est commencée depuis deux mois et demi et tous les généraux chefs de corps d'armée, Sympson, Methuen, White, Gatacre, Buller et French, ont été battus l'un après l'autre.

On envoie maintenant lord Roberts pour prendre le commandement de toute l'armée, c'est-à-dire le premier général de l'empire, reconnu comme le plus capable et nous le verrons à l'œuvre.

* * * Mais laissons de côté toutes ces tristesses ; tâchons pour quelques instants de ne plus penser à cette guerre atroce et ne songeons qu'aux petits qui nous entourent et que nous aimons.

Faisons des vœux pour leur bonheur et que le jour de l'an soit pour eux un jour de joie sans mélange.

Pensons aussi aux petits des pauvres, aux petits de ces braves qui sont tombés sur les chemins et dans les champs de ce sol africain altéré de sang, afin que le jour de l'an leur soit moins triste dans leur malheur immérité.

A vous, lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, je vous souhaite d'être bons, indulgents pour les autres, charitables envers les pauvres, compatissants aux humbles, fiers avec les superbes et toujours confiants en Dieu.

Bonne année à tous.

LÉON LEDIEU.

Cette époque, appelée de tous leurs vœux par les enfants, les jeunes, est, d'autre part, presque redoutée par l'âge mûr, la vieillesse.

Aux premiers les illusions, les rêves succédant aux rêves, allant toujours de plus beau en plus beau ; aux derniers, les regrets, les larmes du souvenir.

L'avenir s'ouvre tout rose pour l'adolescent : son regard se porte au loin en avant, et toujours, il cherche plus loin, il veut et croit découvrir de nouveaux horizons.

L'homme à l'âge mûr ne distingue plus rien devant soi, il ne cherche même plus. Son regard se porte sur le chemin parcouru, et partout, des points noirs marquent sa route, des taches de sang ou de boue iniquent les endroits de ses chutes, d'une illusion envolée. Le deuil couvre de son linceul terrifiant presque chacune de ses étapes : là-bas, le tombeau d'un père bien aimé ; non loin, celui d'une mère adorée ; d'un côté, un frère chéri ; d'un autre, une sœur affectionnée ; plus près, un ami fidèle, homme du peuple, ignorant, savant, magistrat ou noble ; très près, un second père, un conseiller sûr, un appui dans les peines de la vie, un ministre du Dieu de charité, une émanation de la charité...

Et voilà ce qui peuple les rêves de l'homme mûr : des tombes, des tombes partout, des tombes toujours !

Son âme même a vu s'évanouir ce qui fait le bonheur et contribue à la grandeur des individus, des familles, des nations : elle avait les générosités, les élans que donne la foi. Elle mettait, au-dessus de tout, avant tout, Dieu, l'Église, leurs droits, leurs attributs.

Dès le gallicanisme quoique expirant ; dès les mémorables séances du Concile œcuménique du Vatican ; dès les sombres défections qui firent pleurer le doux Pontife de l'Immaculée-Conception ; à la vue de l'aplatissement, de l'avachissement des intelligences, même parmi celles que l'on appelle éclairées, l'âme s'est endeuillée, elle se replie petit à petit sur elle-même, sa protestation en faveur du droit, de la justice, est traitée de ridicule, d'intempestive... elle n'a plus devant elle, devant ses regards éperdus, que la sombre profondeur de l'obscurité, et si Dieu ne prouvait à chaque instant qu'*Il est*, ou pourrait croire — et elle le croirait peut-être elle-même — qu'*Il n'existe point* !...

O fin de siècle de honte, de douleurs, de turpitudes, de sacrifices au veau d'or ! O fin de siècle allant crever dans la boue fétide du naturalisme, du rationalisme, du socialisme, de la force qui prime le droit, dieux maudits auxquels sacrifient même des gens se prétendant catholiques, sous prétexte qu'il faut vivre avec son siècle ! Eh ! bien, il crève, ce siècle : en feront-ils autant ?

Voyez la marche des peuples, en cette seconde moitié du siècle des lumières, des progrès, de la paix : aplatissement de la Russie en 1853-54, terminé seulement par le traité de Paris du 20 mai 1856, sans compensation pour la France ; aplatissement de l'Autriche en Italie, en 1859 ; aplatissement de la Turquie en 1877 ; écrasement de l'Autriche en 1866 ; anéantissement de l'empire français en 1870 ; asservissement de la Papauté en cette même année, grâce à l'indifférence des gouvernements et à la lâcheté sans exemple des catholiques ; guerre injuste et barbare d'un peuple tout-puissant contre une petite République d'Afrique, succédant à l'émiettement de l'empire colonial de l'Espagne : n'est-ce pas que ce tableau cadre admirablement avec le désordre des idées de cette même seconde moitié du XIXe siècle ?

Que sera le XXe ?...

Dieu est là, sa providence s'étend à tous les instants de la vie des peuples comme à tous les battements de cœur de l'individu. Dans son admirable Cantique, la Sainte Vierge ne dit pas que Dieu dispersera les superbes, les orgueilleux, les tyrans, jusque dans l'intime de leur cœur ; elle dit : *il les a dispersés*. C'est déjà fait : qu'est notre présent qui fuit toujours, devant la fixité de l'Éternité ?... Et si Dieu a dispersé ces êtres osant se lever jusque contre Lui, il a aussi,

nous dit encore le sublime Cantique, déposé les puissants, les rois, de leurs trônes.

C'est à ce point vrai, que l'on croit sentir le moisi des trônes qui s'effleurissent sous l'oxidation des fausses doctrines.

Surgira-t-il, du sein du peuple, un nouveau Judas Macchabée reprenant l'étendard de Dieu et redressant la Croix sur notre globe ? Quelque laboureur ignoré nous élève-t-il une nouvelle Jeanne d'Arc pour bouter l'Anglais, le Juif, l'ennemi, hors du beau royaume du Christ ?...

De l'excès du mal, et quand on s'y attendait le moins, Dieu s'est toujours plu à tirer le bien : si nous n'avions ce ferme espoir, que nous resterait-il ?...

Voilà pourquoi, au milieu des tristesses présentes, nous osons adresser au Ciel tous nos meilleurs vœux pour le bonheur matériel, mais surtout spirituel de nos bienveillants lecteurs. Aux petits enfants, nous souhaitons la sagesse, l'obéissance ponctuelle, immédiate, sans raisonner, à leurs bons parents qui représentent Dieu auprès d'eux ; nous leur souhaitons une solide instruction religieuse qui, seule, peut les prémunir contre les dangers, les relever dans les défaillances, les reconforter dans les douleurs inséparables de la vie.

Aux jeunes gens — jeunes personnes ou jeunes hommes — nous souhaitons de rester fidèles à leur foi, respectueux envers leurs parents, soumis aux lois justes, dévoués jusqu'à la mort à leur patrie.

Aux mères de famille, nous souhaitons que Dieu leur donne la force d'élever leurs enfants en vrais chrétiens afin d'en faire des caractères, et non des poupées sans vouloir, inertes, insensibles.

Aux pères, nous souhaitons d'être fermes dans leurs devoirs de pères, de savoir corriger leurs enfants d'une façon opportune.

A vous, orphelins, orphelines, petits enfants chéris, je vous souhaite tout ce que mon pauvre cœur peut souhaiter de bon, d'agréable, d'utile, surtout l'affection vraie, capable de vous conduire, de vous élever pour Dieu et la société.

Aux pauvres, ces images du Christ, si je souhaite la résignation, je souhaite aussi et de toute mon âme tous les adoucissements à leur misère : que personne ne les repousse, car Dieu maudit l'être sans cœur qui le fait !

A tous et à chacun, je souhaite le vrai bonheur, c'est-à-dire la conformité à la Volonté divine.

Puisse Dieu exaucer ces vœux !

J. M. Picard

PENSÉES DE NOËL

A Bethléem plus que partout ailleurs, Dieu ne parle qu'aux humbles. — UN CURÉ DE CAMPAGNE.

Mes propres souhaits : de belles et bonnes pensées, passant dans la pratique. — G.-M. VALTOUR.

Naître dans une étable et mourir sur un gibet, est, pour un Christ, une merveilleuse condition d'apothéose. — PHILOSOPHE.

Jadis tout s'animait au chant des *Noëls* : toute douleur était charmée, toute âme épanouie. — DOM GUÉRANGER.

Les femmes sentent mieux que nous la poésie de ce jour : un berceau parle de plus près au cœur des mères. — LAMARTINE.

Au berceau du Christ, les trois Mages sont les seuls pèlerins couronnés qui n'aient rien demandé au Roi des cieux des biens de la terre. — G.-M. VALTOUR.

Nous sommes pauvres comme lui
Mais sur nous, son étoile a lui,
Si douce, qu'il n'en faut plus d'autres.
Nos housseaux sont tout décousus :
Ah ! que de maux nous avons eus !
Mais c'est parmi nous que Jésus
Choisira demain ses apôtres...

LE CONSCRIT DE CARILLON

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux ?
CREMAZIE

Il était mort en brave à son premier combat.

*N'ayant jamais connu le bruit de la bataille,
N'ayant jamais bien su ce qu'était un soldat,
Il osa cependant affronter la mitraille.
Celle-ci, sans pitié pour le pauvre conscrit,
Vint lui fermer les yeux d'une balle homicide,
Et de ce cœur ardent que l'espérance ouvrit
La mort vint s'emparer, cette compagne avide
Qui suit l'armée en marche et préside au combat !
Tout près du moribond chantait la fusillade
Et le canon tuait sous la main du soldat.
L'on voyait bien souvent tomber un camarade
Car c'est trois contre seize alors qu'on se battait.
Mais chez l'Anglais aussi la mort faisait son œuvre
Et c'était par milliers que l'ennemi tombait ;
Enfin Léris s'avance : une habile manœuvre
Et le canon du fort achève l'ennemi.
Déjà le fier Anglais commence la retraite ;
Abercromby s'échappe et se sert de la nuit
Pour sauver les débris d'une armée en déroute.
... Battu, le fier Anglais, l'injuste envahisseur,
Qui croit que par le nombre on vaincra le courage :
On est trois contre seize et quel est le vainqueur ?...
... C'est Montcalm qui ce jour a la gloire en partage,
C'est Carillon qui chante un hymne triomphant !*

*Le carnage est fini, le fier Anglais en fuite ;
Sur des feuilles d'érable est étendu mourant,
La main sur sa blessure où la douleur s'agite,
Notre conscrit, — heureux de sentir la victoire
Dans les nombreux regards qui se penchent sur lui ;
Fier de mourir ainsi, comme si par la gloire
Plus doux fût ce tré, us que son cœur n'a pas fui !*

EMERY DESROCHES.

Joliette, 1899.

LE JOUR DE L'AN D'UN PRISONNIER

S'il est un lieu où le jour de l'an est voilé de tristesse, c'est bien dans une prison, dans ce lieu horrible où sont enfermées des victimes de toutes les passions humaines. Quel réveil, en effet ! A cette heure où, dans le monde entier, la religion, la famille et la patrie ne font qu'un cœur et qu'une âme pour appeler, sur l'année nouvelle, les bénédictions du ciel et célébrer joyeusement sa venue, le prisonnier, ce banni de la société, blotti au fond de son cachot sombre, déplore amèrement sa folie, maudit l'abominable passion qui l'a conduit là et verse des larmes amères, tandis que s'offre à sa vue troublée la vision du "jour de l'an au foyer !" Ah ! si c'était à recommencer !... Il est trop tard !...

Tais-toi, malheureux ! Le réprouvé peut seul dire ce mot inspiré par le désespoir : toi, tu as encore le temps de réparer le passé d'abord, en expiant courageusement ta faute et, au sortir du baign, en menant une vie exemplaire.

* * *

Les détenus de la prison de... sont en ce moment à la chapelle où ils assistent au saint sacrifice de la messe, célébré par leur aumônier dévoué. Ce saint prêtre a ramené plus d'une brebis égarée dans le droit chemin, consolé des infortunés que le désespoir était à la veille de saisir, témoin, cet homme que vous voyez, agenouillé dans le second banc, du côté de l'évangile. C'est un innocent qu'un faux ami, rongé par l'envie, a fait jeter dans ce repaire de bandits. En recevant sa sentence, car il avait été déclaré coupable de faux, il fit une violente sortie contre son accusateur, le traita de parjure et lui donna rendez-vous au jugement de Dieu... On l'entraîna, malgré ses protestations d'innocence, malgré ses trente années d'une vie sans tache et on l'enferma pour deux ans, dans cette maison de détention. L'accusateur avait juré ne pas reconnaître sa signature sur certains documents et, pourtant, il n'agissait ainsi qu'à regret, disait-il, dans le but de protéger la société plus que lui-même, le cœur lui saignait de faire condamner ce pauvre père de famille !... Qui donc eût osé douter de sa parole ! le serpent est si habile à se cacher sous les fleurs...

Peu après son arrivée à la maison cellulaire, le condamné qui était arrivé là hors de lui-même et qui ne cessait de faire retentir sa cellule de malédictions contre son ennemi, changea entièrement de conduite et devint un modèle de résignation. A sa fidèle épouse qui étant venue le voir, toute surprise de le voir si calme, il répondit : "Grâce à monsieur l'aumônier, je suis devenu un homme nouveau ! Comment, chère femme, oserions-nous nous plaindre de notre sort, quand le bon Dieu a enduré des tortures, des humiliations, jusqu'à la mort de la croix pour notre salut !

Onze mois se sont écoulés depuis l'incarcération de cet homme, et son courage ne s'est pas démenti un instant. La veille de Noël, seulement, un gardien, passant devant sa cellule, l'a entendu s'écrier avec des sanglots dans la voix :

"Pauvre femme ! et vous, chers petits enfants, qui donc vous conduira à la messe de minuit ?... Qui emplira vos petits bas de bonbons ?... Qui présidera le réveillon ?... Hélas ! mon Dieu !... que je suis lâche ! Pardonnez-moi... acceptez l'offrande que je vous fais de nouveau des souffrances de ma captivité pour le salut de mon ennemi !"

* * *

La messe est terminée ; au sortir de la chapelle, un gardien s'approche de notre héros et lui dit de le suivre chez le préfet. Il obéit. En entrant dans le bureau, il interroge la physionomie de cet homme ; le voyant sourire, il se trouble et devinant une bonne nouvelle, il reste là, devant lui, tremblant d'émotion. Alors le préfet, connaissant la nature impressionnable de son détenu, lui dit d'abord que ses parents et ses amis se sont toujours intéressés à lui depuis son incarcération, qu'ils ont fait démarche sur démarche pour obtenir un adoucissement à sa peine, qu'ils ont même fait signer une requête pour son élargissement, et termine en annonçant au malheureux qu'il est libre !

Ce dernier, incapable du prononcer une parole, tombe dans les bras de l'aumônier témoin de cette scène touchante, et ces deux hommes confondent leurs larmes, agités qu'ils sont par tant de sentiments divers. Quel bonheur pour le ministre du pardon de voir ce fils de son cœur recevoir en un tel jour la récompense de son héroïque sacrifice ? Et que dire de l'allégresse du gracié !...

* * *

Passons sous silence l'arrivée de cet heureux père dans sa chère famille ; ces scènes ne se décrivent pas... Mais qui vient donc troubler cette joie sans mélange ? C'est un messenger qui entre sans même frapper : "Monsieur X..., dit-il, est mourant et il désire voir immédiatement le maître de la maison." X..., c'est le nom du misérable qui a été la cause des malheurs de notre ami, c'est son infâme accusateur. Comme le châtement suit de près la récompense ! Se dérobant aux caresses des siens, le forcat libéré court chez ce malheureux, aux portes de la mort. Ce dernier est entouré d'hommes de loi, le nouvel arrivé reconnaît en eux ceux qui l'ont jugé autrefois... Mais on se hâte ; le mourant n'a plus qu'un souffle de vie : en apercevant sa victime, il se soulève sur son oreiller et s'écrie d'une voix forte : "Messieurs, je suis un misérable ! cet homme était innocent et moi, par envie, par jalousie, je l'ai accusé d'une faute qu'il n'avait pas commise. C'était moi le faussaire, puisque j'ai renié ma propre signature, pour perdre mon ami. Réhabilitez-le, rendez-lui son honneur perdu, c'est un saint et je suis indigne d'obtenir son pardon."

— Il y a longtemps, pauvre ami, que je t'ai pardonné et je bénis le Dieu de miséricorde de t'avoir enfin ouvert les yeux. Remercie ce bon Père de cette inestimable faveur et ne pense qu'à te préparer à paraître devant Lui.

Comme s'il n'avait attendu que ces paroles, le moribond, que cet effort a épuisé, retombe sur ses oreillers et tenant d'une main le crucifix, de l'autre, la main de son ami, il expire paisiblement, au moment où le ministre de Dieu lui donne une dernière absolution...

Le triomphe de l'innocence ! le repentir du pécheur !

Quelle belle fête au ciel et sur la terre !

MARIE AYMONG.

L'ANNÉE NOUVELLE

L'airain a fait frissonner l'air des coups argentins de son carillon, et dans l'harmonieux bruissement de ses ailes, l'écho redit au loin le chant de la nouvelle année.

O vous qui, tous les jours de l'an qui n'est plus, avez reçu les parfums et les sourires du bonheur, qui tous les jours avez vu en votre âme des fleurs et des rayons de soleil, la cloche tinte pour vous comme un memento de votre bonheur, et en face de tous ces souvenirs, sur ce tombeau de fleurs où s'ensevelissent les joies disparues, vous n'osez jeter le linceul de l'oubli...

Oh ! oui, gardez vos souvenirs, gardez ces joyaux du cœur, laissez entr'ouvert l'immense tombeau où dorment vos jours heureux, et n'y jetez point de linceul... parce qu'il n'y a point de croix encore.

Donnez-moi un de vos souvenirs, et puisse le parfum de bonheur qui s'en exhale, jeter dans quelque âme blessée sa suave douceur !...

O vous que j'aime parce que vous avez souffert, vous qui avez vu s'effeuiller les roses sur votre chemin, et dans votre ciel avez vu pâlir et disparaître les rayons de soleil, vous qui avez pleuré... ah ! pour vous la voix de l'airain sonne le glas de vos cruelles douleurs... De la large coupe où se noient vos désillusions et vos amertumes, vous détournez les yeux, et vous n'écoutez plus l'immense plainte de vos souffrances expirantes !... Ah ! C'est que dans le murmure du carillon qui sonne l'an nouveau, vous entendez des accents plus doux et plus tendres, une voix si belle et si pure, que vous la croyez partie du ciel, et jetée par les anges dans le carillon des cloches... C'est l'espérance, c'est sa suave mélodie !

Ah ! puisse son chant divin semer en vos cœurs ses notes harmonieuses, puisse l'éternel refrain de ses rythmes sonores vous bercer de rêves enchanteurs et bannir de vos âmes l'affreux réveil d'un songe !

J'aime à me représenter l'année nouvelle comme un ange caché dans des nuages de chiffon rose ; à travers la gaze transparente semblent se dérouler des draperies de tulle noir. L'ange est revêtu d'un long manteau de frimas, enguirlandé de perles de givre, de dentelles de neige ; sur le front, une couronne de fleurs, dans la main gauche une gerbe d'épis dorés, une branche de feuilles fétries... Dans la main droite, des épines et des roses. Pour qui ?... L'ange a les yeux voilés et sèmera les aiguillons et les fleurs sans compter les blessures, sans connaître les injustices des roses !

Vous tous qui me lisez, vous que j'aime, vous qui pensez à moi, je vous souhaite des roses éternelles, je vous souhaite des jours pleins de charmes, des heures débordantes de bonheur et de félicité... Et vous tous qui souffrez, je voudrais vous donner toutes les joies de l'an nouveau ; dans vos cœurs endoloris, je voudrais laisser tomber comme des pétales de rose toutes les illusions de l'année qui s'avance, et dans vos âmes brisées je voudrais faire s'épanouir, comme les feux chatoyants de l'aurore, toutes les espérances cachées dans les sourires de la nouvelle année !...

Laurette de Wislinton

L'AUBERGE DE LA MORT

LÉGENDE FIN DE SIÈCLE

... Minuit !... heure du sommeil pour les consciences tranquilles, heure d'insomnie pour ceux qui souffrent, heure du crime pour les méchants et les mauvais, venait de sonner au beffroi de la Ville Sainte.

C'était en l'an de grâce mil... et quelques cents ans... Donc, le dernier coup du beffroi annonçait la mort d'un siècle et la naissance d'un nouveau.

Telle est la vie : tombeau et berceau, deux béquilles qui servent l'homme à passer du temps... à l'éternité.

Un hibou réveilla de son cri nocturne trois êtres qui dormaient depuis cent ans !...

Le premier, un soldat enveloppé dans son glorieux manteau de bataille, percé de balles passagères et de

vers... qui rongent gloire, puissance et trônes de ce monde, ayant cru entendre les accents joyeux de la diane matinale battue par les tambours ; le second, ouvrier aux mains calleuses, ces bijoux du travail quotidien, avait ouvert l'œil, pensant ouïr le chant du coq laborieux et matinal ; le troisième, un campagnard aux vêtements usés par les mancherons de l'antique charrue, s'était agenouillé aux premiers tintements de la cloche angélique.

Fatigués par leur long sommeil, leurs paupières alourdies, rougies et à peine entr'ouvertes, laissaient percer des yeux hagards, vitrés, glacés, qui ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient.

Tous trois se rencontrèrent sur le même chemin, poudreux et blanchi de neige, car ils venaient tous trois de la même hôtellerie : *L'auberge de la Mort* !... Ils se saluèrent sans se dire un mot et chacun se dirigea vers le sanctuaire de son travail.

Le militaire à la caserne, l'ouvrier à son atelier, le campagnard aux champs.

—C'est étrange, murmurait le guerrier, cette tempête de neige a été si forte durant mon sommeil, que je ne m'y reconnais plus. Où est donc la caserne, le *birouac*, et que vont penser mes soldats, moi qui les surprenais tous les matins ?

—Allons ? bon, maugréait l'ouvrier, la bordée de neige de cette nuit a dû emporter mon atelier, car il est disparu.

—*Butèche !* s'écria le campagnard, *c'est y le feu* qu'à dévoré mes granges et les loups mon bétail, car je ne trouve plus rien, pas même... ma vieille grise.

Et chacun avançait cherchant, explorant devant lui, tout comme un capitaine de navire perdu en pleine mer, ou un voyageur égaré en forêt...

Tout à coup, une fusillade terrible, une canonnade infernale se fit entendre, déchirant l'air de sifflements effrayants, et comme par enchantement, le guerrier se trouva transporté sur une île... sauvage... sur un rocher... désert... A ses pieds, la mer portait sur ses flancs d'immenses bâtiments, naviguant sans voiles, dégorgeant une fumée noirâtre, sombre et triste comme un crêpe de deuil... Des soldats, la fleur d'un pays, emplissaient ces bâtiments qui les débarquaient sur la rive opposée d'où venaient tous ces bruits de guerre... de bataille... de tuerie...

Prenant sa longue vue, le guerrier regarda et aperçut une scène horrible et nouvelle pour lui... Deux valeureux peuples étaient aux prises, et les victimes héroïques tombaient dru de chaque côté comme des feuilles emportées par un vent d'orage.

Des engins de guerre formidables, et qu'il n'avait jamais vus, inventés par l'enfer qui veut la destruction du genre humain, vomissaient la mort...

Croyant que c'était un effet d'optique, il nettoya les verres de sa longue vue, il se frotta les yeux, et de nouveau il regarda.

Le carnage continuait en faisant tomber l'héroïsme sous le feu meurtrier du... progrès, de la civilisation.

—Alors, n'y tenant plus, et d'une voix qui fit trembler et le ciel et la terre, il s'écria :

—*Faites donner la garde !*

Et, enfourchant sa cavale blanche, tout disparut selon la volonté de Dieu !...

L'ouvrier, lui, continuait à chercher son atelier qui devenait de plus en plus introuvable. A la place où il l'avait laissé la veille, il trouva d'immenses constructions aux bruits assourdissants, dégorgeant des flots de fumée volés au sang d'un peuple, constructions qu'en vahissait une nuée d'êtres à la figure glabre et délabrée, que des voitures roulant sans chevaux déposaient sur la rue...

Ils n'avaient ni la gaieté ni la santé de ses compagnons de la veille... Ces gens là avaient l'air de *machines*, tant il est vrai que la machine rend l'homme machine.

Comme il croyait rêver, il allait demander un renseignement à un passant marchant ahuri par le bruit du progrès, quand des sifflets stridents, semblables à ceux des vipères de l'enfer, partirent de toutes les usines environnantes... et l'ouvrier disparut de frayeur.

—Et ben ! en v'la une bonne farce, s'écria le campagnard, toujours à la recherche de sa ferme faite de *bilots*. V'là t'y pas qu'y z'ont mis une seigneurie à sa



POUR LE DINER DE FAMILLE

place. Pourvu qu'y z'aient laissé ma grise, au moins.

Et il entra... Le bonhomme crut qu'il était fou ou qu'il allait le devenir, car à la place de sa charrue, il trouva une voiture qui avait la forme d'un chariot romain comme il en avait vu dans les cirques, et sa grise... sa vieille grise, elle était montée dans une voiture et faisait marcher des pieds une machine qui sciait du bois...

Rouge de colère, le bonhomme allait faire un mauvais parti aux intrus qui avaient ainsi profané l'héritage de ses pères, quand un valet de ferme, pimpant comme un paon, mit en mouvement une batteuse à vapeur... et le bonhomme court encore.

Vers l'aurore du même matin, le guerrier, l'ouvrier et le campagnard se rencontrèrent sur la même route poudrée de neige. Ils étaient tristes et pensifs comme des spectres en rupture de ban. Non-seulement ils ne se dirent rien, mais ils se regardaient avec méfiance, avec frayeur, tant ils avaient été ahuris, affolés par ce qu'ils avaient vu.

Tout à coup, un gai carillon de cloches se fit entendre, des chants résonnèrent ; une lumière, soudaine comme celle de l'éclair, illumina le fond d'un temple dont les portes s'entr'ouvraient, et devant une foule religieusement prosternée aux pieds d'un grand crucifix, un pontife vêtu de blanc bénissait l'humanité entière à l'aurore d'un nouveau siècle !...

Et, tombant tous trois à genoux, le guerrier, l'ou-

vrier et le campagnard, le front dans la neige, s'écrièrent :

—Voilà la seule chose qui ne changera jamais !

Puis, fatigués de tout ce qu'ils avaient vu, ils furent, pour se reposer, continuer leur sommeil éternel dans le sépulcre de *L'auberge de la Mort* !..

GASTON-P. LABAT.

Chronique fin du XIXe siècle.

P.-S.—Lecteurs, si je me permets de dater "fin du XIXe siècle," c'est pour vous souhaiter santé, bonheur et prospérité durant le XXe siècle, car, malgré tout le respect que j'ai pour toutes les autorités religieuses, scientifiques et civils, nous entrons dans le XXe siècle, de même qu'on dit d'une femme qui a cinquante ans passés qu'elle entre dans son cinquante-et-unième printemps !—G.-P. L.

La question du jour pour l'enfant : qu'y aura-t-il demain dans ma pantoufle ?—G. DELAFOREST.

Les chrysanthèmes, fleurs de cimetièrre, sont bien la dernière couronne de l'année.—JULES CLARETIE.

Etrences nouvelles à offrir aux Français : budget sans déficit et ministère incassable.—JOHN BULL.

Etrences coutumières des Anglais : le bien d'autrui.—JACQUES BONHOMME.

LA FRANCE D'AUTREFOIS

Ah ! que de souvenirs éveillés dans notre âme
Ce nom tant vénéré : la France d'autrefois !
La France aux Fleurs de Lys, à la fière oriflamme,
La France des soldats et la France des rois !

L'histoire nous redit tous leurs vaillants exploits ;
Nous les voyons braver et le fer et la flamme,
Car ces guerriers géants ne suivaient qu'une loi :
Mourir pour le pays qu'en tous lieux on acclame !

C'était la guerre sainte, entraînant et loyale ;
La lutte pour la Foi, la couronne royale,
Où pour son roi chacun voulait donner son sang !

Et si, toujours sans peur au sein d'une bataille,
Ils frappaient sans relâche et d'estoc et de taille,
C'est qu'ils voyaient flotter leur drapeau triomphant !

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1899.

LA LITTÉRATURE AU CANADA

(Voir gravure)

Dans sa magnifique Encyclopédie qui vient de paraître sous le titre de : *Dictionnaire Universel de la Pensée*, (1) le chanoine Elie Blanc, professeur de Philosophie aux Facultés Catholiques de Lyon, auteur d'ouvrages philosophiques devenus classiques, nous dit :

La femme fut donnée à l'homme comme son aide, son appui, son encouragement, sa bonne inspiration et son image... Son influence, qui peut être si salutaire, se faire sentir dans toutes les carrières où s'exercent le courage et les talents, les dévouements et les vertus. Relevée et ennoblie par le christianisme, elle partage tous les travaux, toutes les gloires de l'homme, jusqu'à l'héroïsme et au martyre, et, non contente de suivre son modèle, elle l'a souvent dépassé.

Ce qui distingue la femme, c'est un esprit flexible et un cœur inimitable. Inférieure à l'homme, elle rachète si bien cette inégalité, qu'elle mérite souvent de lui être préférée. L'homme est fort, hardi et confiant : la femme est douce, craintive et prudente. L'homme est ferme, quelquefois jusqu'à la dureté : la femme est mobile, quelquefois jusqu'à l'inconstance. L'homme réfléchit et comprend : la femme observe et apprend. L'homme domine par l'autorité, et même par la violence : la femme arrive à ses fins par la douceur, la prière ou la ruse. L'homme est dévoué : la femme l'est plus encore. L'homme raisonne : la femme sent, et, si elle s'élève rarement jusqu'au génie, du moins elle l'inspire...

Est-il possible de mieux dépeindre nos excellentes collaboratrices, nos aimables écrivains Aimée Patrie, Violette, Gilberte, L. de Valmont, Madeleine, toutes celles dont nous avons pu obtenir la photographie, mais encore les autres comme Lierre des Bois, Haude, Ulla, Aug. Lellis, etc., etc. ?

Au nom de tous nos abonnés (nous croyons pouvoir parler ainsi) nous remercions ces charmantes collaboratrices, et leur souhaitons le bonheur que Dieu leur accordera en vue du bien qu'elles font.

DE THERMES.

UN NOUVEAU SIÈCLE

Encore une année qui finit et tombe avec les souvenirs qu'elle entraîne, de tout le poids de notre humaine ingratitude et de l'oubli, dans le domaine du passé. Voilà le thème sur lequel, pendant quelques jours, tout être qui, sous le ciel, écrit, chante et soupire brodera ses refrains ou plaintifs, ou joyeux.

Annuellement, avec le même deuil, la même scène se reproduit : mais, cette fois, au douzième coup de l'horloge, un siècle entier s'effondrera dans le gouffre du fini !

Tel le rocher, s'écrasant dans l'abîme liquide, fait jaillir et tournoyer tumultueusement les ondes vertes, chaque an qui roule dans l'insondable néant fait, pendant un jour, sourdre pour ainsi dire, les chères réminiscences et les laisse un instant ruisseler en gouttelettes étincelantes sur nos âmes brûlées de regrets. Sous cette rosée rafraîchissante, le cœur se dilate

(1) En vente chez MM. Cadieux & Derome à Montréal. 2 forts vol. grands in-8, prix broché \$8.00.

encore et vibre aux lointains échos des harmonies d'antan, aux suaves tableaux des jours de l'enfance, aux timides chansons d'un candide amour, à la griserie éphémère d'un matinal succès, à l'amertume, hélas ! des premiers pleurs...

C'est ainsi que dans une heure, nous pouvons revivre toutes les émotions d'une vie, en identifier les phases, leur intensité ; puis comme le flot aussi où vient de s'engloutir l'épave, se referme ne gardant nulle trace du fracas qui l'instant d'avant l'agita, l'imagination s'apaise et, sur sa surface lisse, le ciel bleu sans usage de l'avenir encore se reflète... L'avenir quelle cadence magique il jette dans nos esprits, comme une fusée de rire !...

Le futur inconnu, la voûte céleste quelles choses pareilles, en effet. Qu'y a-t-il au delà du présent ? Qu'est-ce que Dieu cache par delà le dôme d'azur que les étoiles, tels d'innombrables clous d'or, semblent attacher à l'immensité infinie ?

Mystères, ténèbres qu'un même flambeau éclaire : l'espérance !

Aimée Patrie

SALUT AU VINGTIÈME SIÈCLE

L'univers entier te salue, ô vingtième siècle, salut ! L'Eglise s'impose des jeûnes, se met en prières et entonne ses sublimes chants d'actions de grâces, de reconnaissance et d'espoir ; le monde, fier des succès du passé, insatiable dans ses désirs de gloire et d'honneur, célèbre ta venue par des fêtes splendides.

Que nous réserves-tu dans le cours inondable de tes cent années ? Quel savant peut scruter tes innombrables desseins ? Feras-tu primer le droit sur la force ? Rempliras-tu les gouvernants d'esprit d'honnêteté et d'économie ? Feras-tu cesser les ambitions déréglées, les convoitises ? Mettras-tu un terme à l'effusion d'un sang bouillant et généreux ? Rendra-tu le patriote libre dans son pays ? la famille calme à son foyer ? les champs riches de moissons ? Feras-tu flotter sur toute la terre cet étendard de la paix que l'Europe a semblé vouloir arborer d'un commun accord ?

Seras-tu l'ère de prospérité, *in universum* ? Combien de Crésus créeront l'or du Klondyke, les diamants du Transvaal ?

Puisse le chef de l'Eglise étendre le règne triomphant du Christ de l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud ! Puisse la vertu dominante verser dans toutes les âmes un reflet de bonheur ! Que la chaire retentisse des accents philosophiques et pénétrants d'autres Origènes, saints Augustins, Bossuets, Massillons, Lacordaires ! Que le barreau s'émerveille de l'éloquence d'autres Démosthènes, Cicérons, d'Aguesseaux, Beaumarchais ! Que la littérature accorde et fasse entendre la douce lyre d'autres Ovides, Horaces, Pindares, Lamartines et s'enorgueillisse d'autres Racines, Hugos, Veuillots !

En voyant l'homme faire les nuages se dégonfler et jeter une tendre rosée sur le sol desséché ; en entendant ce roi de la création communiquer sans fil à travers les airs, jusqu'où pousseras-tu toi-même son pouvoir, ô siècle bienvenu ! Quelles découvertes nous réserves-tu après les chefs-d'œuvre qu'ont déjà engendrés la chimie, la physique, après toutes ces merveilles sorties de toutes les sciences ? Verrons-nous le mouvement perpétuel ? Verrons-nous surgir, pour digne couronnement, une fontaine de Jouvence où le monde affluera pour acquérir la certitude, dans une nouvelle jeunesse, de voir ta fin comme ton commencement ?

Donne toujours, ô dernier siècle d'une glorieuse décennie ! donne mille gloires encore à la France, et à notre cher Canada un grand désir d'imiter sa mère.

Augustin Lellis

HEURES QUI PASSENT

Je l'aimais beaucoup ; et nous avons bien des fois pleuré ensemble quand, assis sur la berge, seuls, et sans rien pour nous en distraire, nous fouillions dans notre passé d'hier.

C'était un jeune homme de haute taille, à l'œil noir mais triste, à la chevelure d'ébène, mais couverte comme d'une neige légère aux premiers jours d'automne.

Il avait oublié de sourire : cependant, lorsque sa bouche fine l'e-savait encore, sa physionomie reflétait une douceur jointe à une mélancolie qui vous prenait tout à sa cause.

J'avais laissé déjà quelques illusions aux buissons du chemin ; nous nous comprimes : en un jour, nous étions de vieux amis.

Vous aussi, René, avez peut-être gardé souvenance du cher malade venu sous ce soleil si beau de M... pour ensevelir l'immense deuil de son âme ?

Ne m'en voulez pas si, pour accuser réception de votre billet, je fais revivre la mémoire de ces longs tête-à-tête tout d'expansion et de fraternité.

* *

L'avait-il assez aimée cette brune compagne qui s'était aussi attachée à ses pas ! L'aimait-il encore assez !

Hélas ! il en mourait...

"Une union entre nous était impossible, me disait-il ; une barrière, que nuls moyens humains ne pouvaient renverser, nous séparait : nous le savions sans nous en alarmer.

"J'entrevois le ciel dans ses grands yeux noirs ; je me sentais meilleur auprès d'elle.

"Elle m'appelait *son frère* et jurait que cette tendresse serait la même toujours, — toute la vie !

"Mais elle allait atteindre ses vingt ans.

"—Sais-tu bien, lui dis-je un jour—sans penser pourtant à mes paroles !—cette immense affection de frère que je t'ai vouée, cette affection si pure qui ne peut jamais avoir d'autre nom pour nous, ne te suffira pas toujours. Tu vieilliras. Crois-moi, il te faut viser à un bon parti et l'épouser...

"—Ne me parlez pas ainsi, répondit-elle vivement, je vous aime, je suis heureuse ! je ne veux d'autre bonheur jamais !

"La chère enfant ! elle le croyait ; et, mon Dieu ! je le croyais avec elle !"

Le jeune homme se relevait alors du gazon où il aimait s'étendre à mes pieds, marchait nerveusement et longtemps sur le bord escarpé de la rivière, laissant le vent se jouer dans sa belle tête et rafraîchir son front.

"S'aimer et se le dire comme seuls peut-être les anges savent s'aimer et se le dire dans les cieux ; marcher si près l'un de l'autre que les cœurs n'en font qu'un, que les souffrances se confondent ; sentir là une âme dont vous êtes le bien suprême et qui est tout pour vous ; posséder un être de la pointe des pieds à la racine des cheveux, sans que jamais les gazes rosées et délicates d'une tendresse infinie en souffrent la plus légère atteinte !—ce bonheur immense, je l'ai tenu !

"Je l'ai tenu avec toutes ses vibrations puissantes ; je l'ai tenu dans toute sa folie extrême ; je l'ai tenu avec toutes ses extases qui ne s'écrivent point parce qu'elles ne se définissent point !...

"Et si vous me demandez, madame, comment j'ai pu vivre quand je ne l'ai plus eu, je vous répondrai que celui qui fait les joies profondes fait aussi les grandes douleurs... Si j'ai cessé de vivre sans que mon cœur cessât de battre—c'est que Dieu m'est demeuré."

Et quand toute son âme avait ainsi passé par ses lèvres, le pauvre garçon éclatait en sanglots.

* *

Un matin qu'il m'en causait encore, je voulus lui dire :



LES CADEAUX DU NOUVEL AN

— Vous vous consolerez, mon ami ; vous rencontrerez "l'âme vraiment sœur de votre âme..."

Il ne me laissa pas achever.

Tirant de sa poche un calepin aux feuillets remplis d'une écriture irrégulière et serrée, me le présentant :
— Jamais, madame !

"...C'est fait ! Partie ! Elle est partie l'enfant que j'adorais ! Elle est partie au bras d'un autre ! D'un autre !—qui, désormais, aura toute sa tendresse, toute sa sollicitude fraternelle et délicieuse ; d'un autre !—qui, désormais, me remplacera pour toujours !

" Ce que je souffre, nulle plume ne le saurait exprimer.

" Depuis près de deux heures, je sanglote, je crie.

" Toute la journée, je l'ai suivie par la pensée, instant par instant, pas à pas.

" Je n'ai pu entrer à l'église longuement ; j'aurais éclaté, là, au milieu de la foule en fête.

" Depuis ce matin, il m'a fallu étouffer les sanglots dans ma gorge.

" Je voudrais fuir !... Fuir, fuir je ne sais où... Fuir !... me trouver seul avec quelque âme sainte pour prier et pleurer...

" Qui pleurer tout à mon aise. Car ces larmes que je verse en secret, nul ici ne les saurait comprendre. Elles sont comme mon attachement à celle qui n'est plus pour moi. Comme notre tendresse aussi, elles passeraient de mon cœur à son cœur seul.

" Mais non !

" Je ne veux troubler ses heures joyeuses ; je ne veux assombrir son ciel radieux par l'ennui de ma douleur.

" O enfant chérie ! quel prix me coûte ton bonheur !

" Tu ne le sauras jamais, que ma désespérance égale le sentiment sans nom que j'ai eu pour toi ! "

.....
Eh bien ! mon cher René, ne vous l'avais-je pas dit souventes fois ? Ces heures terribles, où la raison même peut sombrer, elles passent ! Votre lettre de faire-part le confirme. L'année nouvelle vous apporte, non pas un regain du bonheur étrange dont vous avez raconté aux rochers à pic de M... la douloureuse poésie, mais le bonheur lui-même !

Soyez heureux avec cette "sœur vraiment sœur de votre âme,"—et que 1900 vous comble tous deux de ses saintes et abondantes bénédictions !

Mme Maurice

UNE MARRAINE COMME ON N'EN VOIT GUÈRE

A Mme Norman Paulet.

Eh ! voyez donc, comme elle est gentille, la belle petite marraine de sept ans !

C'est la veille du baptême, mercredi, le 20 décembre.

—Attendez donc, dit la maman à une de ses amies qui était accourue la voir après l'heureux avènement, la marraine va arriver dans quelques instants...

Il est quatre heures, et Mlle Juliette fait son entrée au foyer de famille, son sac d'écolière suspendu à l'épaule, et tout emmitoufflée dans sa capote de drap fin.

La mère brûle de hâte de montrer le nouvel arrivé

à sa fille aînée. Mlle Juliette a été absente depuis huit heures du matin, au Jardin de l'Enfance. On apporte le bébé, et Juliette est ravie !

—Pourquoi faut-il que les mamans soient si malades quand il leur arrive de si charmants bébés ? disait Toto, tout à l'heure.

Le cher ange voudrait que tout le monde fût sur pied, pour cajoler le chérubin.

C'est jeudi, le 21...

Un beau soleil d'hiver se lève radieux sur la ville de Montréal, mais ses rayons n'ont certes pas plus de vigueur, que celui qui illumine le petit cœur de Juliette.

A quatre heures du soir, Mlle Juliette P... et son grand cousin, M. M..., ont tenu sur les fonts baptismaux un bel enfant blanc et rose, et dans les registres paroissiaux on a vu leurs noms inscrits deux fois côte à côte, et Mlle Juliette, joyeuse de l'honneur qu'on lui fait, semble accepter, avec une ravissante gravité, son rôle de petite mère. Avec des soins infinis, elle fait placer le poupon dans son beau lit de duvet et de dentelles, et il faut voir de quels regards de tendresse elle enveloppe son filleul chéri !

Oh ! le charmant tableau bien digne du pinceau d'un artiste amoureux du beau.

JEANNE DU VALLON.

Le sommeil est un linceul léger qu'un ange soulève chaque matin, et qu'un jour il oublie.

La nature humaine est la même partout : partout elle recherche avidement les éloges de l'opinion et les aises de la vie, quels qu'ils soient. Il n'est point de théâtre pour l'ambition, et l'on sait qu'il se fait autant de brigues pour la première place du village que pour la première de l'Etat.—LOUIS VEUILLOT.





LE TEMPS I

1900

A mon père.

Minuit vient de sonner !!! Donc un siècle, une année sont ensevelis à tout jamais dans le gouffre béant du passé. Et nous, égoïstes et ingrats que nous sommes, nous détournons nos pensées de ces pauvres disparus pour les reporter joyeusement vers un berceau d'où une jeune année, une ère nouvelle nous adresse un sourire tout plein de promesses.

Est-ce bien là de l'ingratitude, cet oubli dont est gratifiée cette année passée, qui à son aurore, recevait de nous une sincère bienvenue ?

Je ne le sais... mais il est de l'inconséquence des hommes de ne regretter que ce qui nous a aimés, choyés, gâtés, et quel que soit le bonheur que nous goûtions aujourd'hui, nous ne rêvons pas moins à ce que demain nous apportera de plus heureux encore. C'est sans doute de là que nous viennent les déceptions, voire même les douleurs de chaque jour. Car si nous savions borner nos désirs, souvent nous serions satisfaits du lot qui nous est échu en partage : surtout si nous comparions notre sort à celui du voisin, lequel, moins encore que le nôtre, n'est digne d'envie.

En somme, qu'est ce que le bonheur, si ce n'est l'accomplissement du devoir journalier, la paix de l'âme et pour dorer le tout, un rayon d'amour pur, surtout d'amitié vraie venant illuminer notre cœur en lui faisant voir un coin du ciel ?

Malgré tout cela Dieu veut que toutes nos joies, même les plus légitimes, soient tronquées, pour nous faire voir que sans lui rien n'est parfait, et que ce n'est qu'au paradis que nous connaissons l'allégresse dans toute sa plénitude. Mais jusque là... qui sait combien d'année s'écouleront !

C'est à nous de ne pas perdre en rêves, en aspirations puériles, notre jeunesse, nos beaux jours. Il ne faut pas demander à la vie que sourires et caresses. On l'a dit : " Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas. " Il lui faut des luttes, des orages alternant avec les chauds rayons de soleil. C'est ainsi que

se développent ses forces, ses facultés, sa grandeur. Heureux est-il si, dans le calme ou dans la tempête, il ne perd pas de vue l'Etoile du Salut, car il est certain d'arriver à bon port.

Ce sont là des pensées bien sérieuses pour un premier de l'an ! Mais, vous tous, amis lecteurs, qui que vous soyez, vous avez eu une heure où ces réflexions vous ont assaillis. Vous me comprendrez donc.

Dans ces longues soirées d'hiver que nous apporte janvier, et qui prêtent tant à l'intimité, rapprochons-nous, fortifions nos âmes au foyer puissant de l'amitié. Là, dans ces causeries, nous jeunes, au cœur ardent et plein de riants tableaux, nous parlerons du beau, du bon, du grand, et un peu de l'avenir ; et vous, vieillards, tout en secouant d'une main tremblante la cendre des souvenirs, vous nous instruirez de votre expérience.

Et là, croyez-vous que nous ne serons pas heureux, de ce bonheur que je vous souhaite à tous sans exception ? Sur ce, au revoir.

Gilberte

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. E. Loiseau, 743, rue St-Urbain ; Joseph Bélanger, 148, rue Rivard ; Madame J. C. Desmarble, 606, rue DeMontigny ; Henri Godcharles, 2659, rue Notre-Dame ; Delle Marie Pelin, 502, Lagachetière ; Delle A. Lebrun, 13a, rue St-Charles Borromée ; Madame C. Thibault, 57, rue Préfontaine ; C. H. Quiry, 301, rue St-Jacques.

Québec.—Charles Vaillancour, 76½, rue St-Joseph, St-Roch ; Joseph Bédard, 127, rue Notre-Dame-des-Ange, St-Roch ; Delle E. Patry, 7, rue

Garneau ; Arthur Racine, 88, rue Charest, St-Roch ; Louis Bolduc, fils, 160, rue Hermine, St-Sauveur.

Roberval, Lac St-Jean.—Delle Angéline Roy.

Sherbrooke.—J. A. Choquette.

St-Joseph d'Alma, Lac St-Jean.—Frs. Gagné, maître de poste.

Lowell, Mass.—J. Beauchemin, 38, rue Hanover.

herbrooke-Est.—C. Boudreau.

Ottawa.—Mme J. Smith, 304, rue Nelson.

MONUMENT NATIONAL

SOIRÉES DE FAMILLE

L'œuvre si vraiment nationale des Soirées de Famille, interrompue pendant quinze jours à cause des missions, va reprendre jeudi, le 28 décembre, le cours de ses représentations. C'est avec un surcroît d'entrain et d'ardeur que le directeur aborde la saison des fêtes. Le pièce d'inauguration du nouveau programme est " Les faux Bonshommes " : cette comédie, d'une haute portée et d'une observation profonde, n'a pas encore été jouée au complet à Montréal, si ce n'est au Gesù, où les rôles de femmes avaient été supprimés.

Le déroulement de l'action fera paraître sur la scène tous les acteurs des Soirées de Famille, chacun dans le genre où il excelle ; c'est assez dire que cette soirée sera un succès épaulant. Sans doute, la nombreuse clientèle des Soirées de Famille l'apprendra avec plaisir et, comme toujours, s'y rendra avec empressement.

Cette œuvre classique, d'une exécution si difficile, aurait pu, au premier abord, causer de l'hésitation parmi les acteurs des Soirées de Familles, mais le triomphe de l'an dernier dans la haute comédie intitulée : " Le Gendre de M. Poirier, " les a décidés à aborder avec assurance " Les faux Bonshommes ", et l'on peut prévoir qu'un nouveau succès ne sera pas douteux.

Déjà plusieurs habitués des Soirées de Famille ont retent leurs sièges pour cette représentation de gala, car on prévoit qu'il y aura salle comble.

Deux autres soirées suivront à courtes échéances. Ainsi, mardi, le 2 janvier 1900, on jouera " Gendre et belle-Mère, comédie en trois actes, de Bisson et Mars, et jeudi, le 4 janvier 1900, " Durand et Durand. "

Archambault Freres

JOB ! JOB ! JOB !

1500 Verges

De Satin Couleur

Valant 45 Cts
la Verges

Sacrifiées à 15 Cts.

MANTEAUX

50 p. c.

De Réduction

Jouets pour les Fêtes

Nous avons importé une quantité énorme de jouets de l'Allemagne, de la France, de la Chine et du Japon. Les jouets qui viennent de ces pays sont originaux et bon marché. C'est votre avantage d'acheter vos jouets ici. Il nous faut tous les vendre d'ici au Jour de l'An.

Etoffes à Robes—Soieries

Les ventes énormes que nous avons faites dans ces départements depuis quelques mois, nous portent à croire que le choix de nos ETOFFES, la nouveauté qui les distingue et les bas prix qui les font apprécier sont autant de causes qui popularisent notre magasin. Toutes sont vendues à réduction. Quand nous disons Réduction dans notre magasin cela veut dire, meilleur marché que ce que nous vendions auparavant, et meilleur marché qu'ailleurs.

Tapis, Prélarts, Rideaux

Nous écouons ces marchandises plusieurs fois par année, de sorte que nous avons toujours des patrons nouveaux. Ceux que nous avons pour les Fêtes n'ont jamais été surpassés. La réduction qu'elles ont subie dans les prix est extraordinaire. Ne perdez pas l'occasion de les acheter maintenant qu'elles sont bon marché.

CHAPEAUX

Garnis et non

Garnis

Réduits juste

A la Moitié du Prix

Matinées et Jupons

EN SOIE ET
SATEEN

Choix Varié

**REDUITS A LA
Moitié du PRIX**

1501 rue Ste-Catherine, = Coin Amherst

LE SECRET DE VIEILLIR

Les grands médecins, nos contemporains ceux que l'on désigne sous le nom "rincés de la Science", en arrivent à peu près tous à cette conclusion que le secret de la vie réside dans le sang. Cela se conçoit facilement, le sang est le liquide nourricier qui fournit aux tissus de nos organes tous les éléments nécessaires à leur croissance, à leur entretien et à leur renouvellement continu. Si le sang est malade ou appauvri, il ne fournit plus à nos organes les éléments indispensables à leur conservation, par conséquent ces organes dépérissent et la mort survient plus ou moins vite. Si au contraire on fournit au sang les éléments nécessaires à l'entretien de notre corps, on arrivera à prolonger l'existence, à reculer les limites fixées à la vie humaine. C'est l'œuvre qu'accomplissent les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, ainsi nommées parce qu'elles contiennent les principes essentiels du sang humain. Vous les trouverez dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue Saint-Denis est le représentant attitré.

— On n'a jamais eu un seul cas de maladie contagieuse dans le Groënland.

ETAT DE LANGUEUR

Lorsque vous voyez une personne habituellement vive et r muante se traîner languissant d'un appartement à l'autre, vous pouvez être assuré que vous êtes en présence d'une personne atteinte de débilité générale résultant d'un appauvrissement du sang. Chez une jeune personne surtout, cet état de langueur nécessite un prompt traitement. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, en pareille circonstance, donnent toujours des résultats rapides et certains. On les trouve dans les pharmacies à raison de 50 cts la boîte ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue Saint-Denis, est le représentant attitré.

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-GARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1803. MARSHAND, 660
Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

CINQ MINUTES DE CONVERSATION

Le Dr Sanden aux Hommes Faibles



La faiblesse, résultat d'indiscrétion de la jeunesse, signifie que le corps humain manque d'électricité naturelle. Je prouve cet avancé en chargeant systématiquement les nerfs et les tissus, avec un courant vivifiant et les forces reviennent graduellement. Je l'ai expérimenté avec succès dans des milliers de cas. J'ai trente années de pratique dans tous les cas de faiblesse chez les hommes et n'ai jamais employé autre chose que l'électricité, parce que les drogues ne font que stimuler temporairement. Afin d'obtenir de bons résultats de l'électricité, on doit l'employer quelques heures chaque nuit durant quelques mois.

Les nerfs l'absorbent, comme l'estomac digère la nourriture. La Ceinture Electrique du Dr Sanden vous en donne la vraie application. Elle produit la quantité nécessaire de courants galvaniques donnant les meilleurs résultats, en la portant — avec confort — autour de vos reins, sept à huit heures chaque nuit, durant sept ou huit mois. Vous devenez alors un homme nouveau. Elle supprime la douleur dans le bas des reins et fortifie chaque organe du corps humain. Ecrivez ou venez chercher ma brochure qui explique tout. Expédiée franco et bien cachetée. Si vous n'êtes pas trop éloigné, venez me consulter sans frais et je vous ferez faire l'expérience de ma ceinture. Attention personnelle a toute correspondance. On vous donnera le diagnostic de votre cas et des conseils par lettre, si vous ne pouvez venir.

Adresse :

Heures de Bureau : 9 a. m. à 6 p. m.
Le dimanche : 11 a. m. à 1 p. m.

Dr M. SANDEN,

132 Rue St. Jacques,
Montréal, P. Q.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du

VERSOLITAIRE

par les
CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait éthéré
de FOUGERE Mâle Pur
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quai
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur
et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et
le plus honnêtement con-
duit du pays. Confort par
fait et à prix populaires.

ST-NICOLAS, journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant
le jeudi de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10
fr. Union postale un an ; 20 fr. ; six mois : 12
fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15
rue Soufflot, Paris France.



LES ENFANTS

Grandissent et se développent
au régime de

LA PEPTONINE

Aliment pur, Stérilisé, recommandé par les
autorités médicales.

Les personnes qui en font usage pour leurs
jeunes enfants en disent de grand bien.

Gros : F. COURSOL,
383 Av. de l'Hôtel de Ville., Montréal.



Nous avons en Magasin
le choix le plus complet et le plus varié.



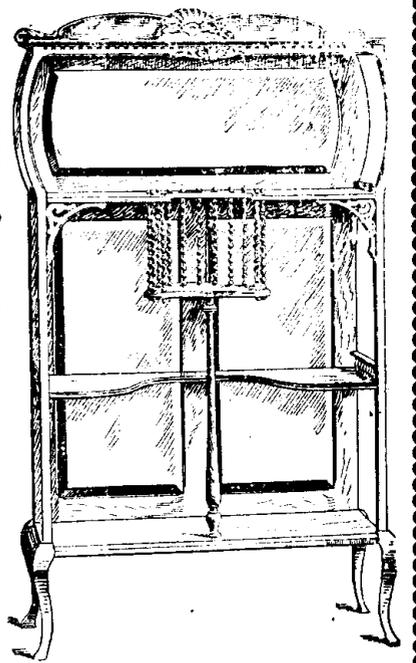
Cabinets

Pour Salons

Modèle de 1900

A partir de \$7.50

Nous signalons à votre attention le
modèle ci-contre : Derniers genres 60
pes de haut sur 27 de large, fond en
glace anglaise, étagères en cristal, fond
tapisé en velours, monture riche, à
\$17.50 une véritable occasion.



N. G. Valiquette,

1541, 1547, 1552, 1554 Rue Ste-Catherine, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

—Il se fabrique plus de mille sorte différentes de claques aux États-Unis.

—La culture aux îles Philippines consiste dans le chauvre, le sucre, le vitriol, le café, les épices et le tabac.

—M. Henri Labouchère, le fougueux rédacteur du *Truth* de Londres, dit qu'il faudra écrire l'épithète suivante sur le tombeau des soldats anglais qui sont morts et qui mourront dans la guerre actuelle : "Butchered to make up Rhodesian dividends." — "Assassinés pour grossir les dividendes de la Rhodésie.

Sommaire du *Monde Moderne* du numéro de décembre 1899 : Romains en supplément ; Maldonne, par A. Lichtenberger ; Nijni-Novgorod, par E. Gandolphe ; Le soldat anglais, par M. Manceau ; Terre natale, par G. Kahn ; Les trois vernet, par A. Dayot ; Jouets parisiens, par P. d'Ecolle ; Ortolans, par C. Lallemand ; L'exposition de 1900 à la fin de 1899, par C. de Néronde ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Mareschal ; Chronique théâtrale, par M. Lefèvre ; La musique, par G. Danvers ; Le monde et les sports, par A. da Cunha ; Mémento encyclopédique ; La mode du mois, par Berthe de Présilly ; La caricature internationale ; Jeux et récréations ; La cuisine du mois ; La vie pratique ; Bibliographie.

Ce numéro contient 115 gravures, en vente chez Fauchille, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal. Voir l'annonce.

PRÉCIEUSE RESSOURCE

Par les températures inconstantes, le *Baume Rhumal* est une ressource inestimable.

UN NOMBRE INFINI

De voix proclament la supériorité du "VIN MORIN CRESO-PHATES" pour toutes les maladies de la Gorge ou des Poumons. Prenez-le sans délai. La grande vogue de cette préparation sans égale, a fait naître une foule d'imitations ridicules, sans aucune vertu curative, méfiez-vous en. Exigez formellement le "VIN MORIN CRESO-PHATES". Vous le trouverez en vente partout.

QUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra voire argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

POUR FAIRE FINE TAILLE

Les victimes de cette mode meurtrière qui veut qu'une jeune fille, pour être belle, se serre la taille au point d'empêcher le fonctionnement régulier des organes de la digestion, se comptent par milliers. Au lieu de protester énergiquement contre cette maladie du siècle, le désir de faire fine taille, — les parents, les amis sont portés à admirer cette taille de guêpe, cette taille élancée qui assure à la jeune fille un triomphe momentané suivi de souffrances à bref délai et à longue durée. C'est à cette mode vraiment cruelle que tant de jeunes filles immolent de gaité de cœur leur précieuse santé. L'anémie s'implante facilement dans un terrain préparé comme à souhait et il faut les vertus réellement merveilleuses des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard pour avoir raison de l'appauvrissement du sang, de l'état nerveux qu'entraîne l'anémie. Généralement un traitement de six semaines à deux mois suffit à ramener la santé. Ces pilules se vendent 50c la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue Saint-Denis, est le représentant attitré.

Un joyeux nouvel an à tous!

Cabinet de Salon en Acajou.

Cadeaux du Nouvel An.

Avec miroir en plate glass à l'intérieur—doublé partout de belle peluche, devant en plate glass de belle forme—très bien fini.

Cadeaux du Nouvel An.

Prix les plus Bas.

Prix Spécial \$18.00.

Prix les plus Bas.

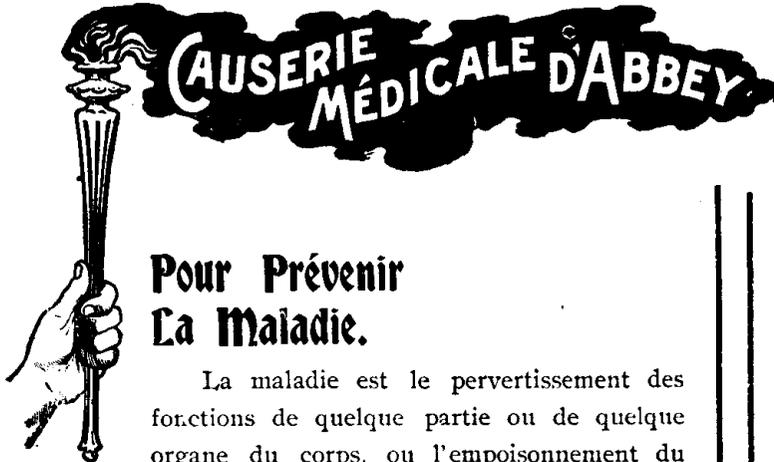
Renaud, King & Patterson

Bas de la Ville : 652 Rue Graig

Haut de la Ville : 2442 Rue Ste - Catherine

(PRES STANLEY).

La Meilleure Qualité.



Pour Prévenir La Maladie.

La maladie est le pervertissement des fonctions de quelque partie ou de quelque organe du corps, ou l'empoisonnement du système par l'introduction dans le sang de quelque poison ou de quelque germe de maladie venant du dehors. Quand toutes les fonctions sont convenablement remplies aucun poison ne peut pénétrer dans le système et aucun genre de désordre ne peut se produire.

En maintenant le fonctionnement normal de l'estomac, du foie et des intestins, et en éliminant du sang toutes les matières vénéneuses, Abbey's Effervescent Salt assure une alimentation parfaitement saine à toutes les parties du corps et empêche ainsi le développement de n'importe quelle espèce de maladie. Conséquemment nous affirmons en toute certitude qu'une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt prise chaque matin dans un verre d'eau assurera une santé parfaite et préviendra la maladie.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Jouets à Sacrifice!

Aux mamans!

Venez voir nos jouets — ils sont beaux, variés et nombreux, et avec quelques sous vous pouvez faire beaucoup d'heureux — Tous les articles qui comprennent ce département seront sacrifiés, vu que nous le discontinuerons complètement. — A vous d'en profiter ?

Cadeaux Sérieux

POUR LES JEUNES ET VIEUX.

Nous offrons aux deux sexes une multitude d'articles appropriés aux étrennes — et **Presque pour rien!**

Nous informons notre clientèle et tout le public, qu'à partir de la

Première semaine du Nouvel An.

nous ferons des sacrifices sensationnels à chaque comptoir — à chacun de venir dès les premiers jours.

Desjardins & Viens

Coin des rues St - Laurent et Ste - Catherine

DEFIEZ-VOUS DU CHARLATANISME

Ce siècle est le siècle de charlatanisme à outrance. Ne voyons-nous pas chaque jour les journaux remplis d'annonces recommandant des remèdes guérissant tous les maux ? On y fait l'éloge pompeux de tel ou tel spécifique, panacée de toutes les affections. Mettez-vous en garde, mesdames, contre ces charlatans qui exploitent le public au détriment de sa santé, car, dans la plupart des cas, ces soi-disant remèdes ne sont que le produit de l'ignorance et causent toujours plus de mal que de bien. Evitez de faire usage de ces remèdes, s'ils ne portent pas la signature de médecins compétents et spécialistes. Quelle avalanche de spécifiques contre le "Beau Mal" ! et cependant aucun ne possède la moindre des propriétés reconnues au "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière et aux "Female Plasters." Si vous souffrez de cette affection, femmes ou jeunes filles, n'acceptez que les remèdes du Dr J. Larivière : eux seuls vous rendront la santé. Ces remèdes n'entrent pas dans la catégorie de ceux que vous vendent à beaux deniers comptant, d'éhontés exploités : ils sont le résultat d'études approfondies et concluantes sur cette maladie du beau sexe. En vente partout, ou écrivez au DR J. LARIVIÈRE, Manville. R. I. pour avoir sa liste de questions secrètes.

LE SEUL MOYEN

La grippe cède rapidement et sûrement quand on la combat avec le *Baume Rhumal*.

UNE MINE D'OR "PILULES CARDINALES" DU DR ED MORIN

Toutes les personnes pâles et faibles, les filles travaillant dans les ateliers, et en général pour les personnes prises de pauvreté du sang ou ayant besoin d'un bon Tonique. Se vendent chez tous les marchands de remèdes. Ecrivez-nous si vous ne les trouvez pas.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans
No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

Hémorroïdes



N'oubliez pas que le seul remède infallible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre ONGUENT ANTI-ASAPHE
du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY

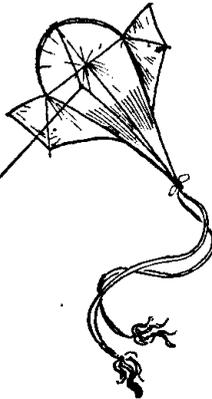
Prix 50c. et \$1.00. Essayez-le.

ILS ONT DÉGOUVERT

Les Chinois ont découvert la soie et aucune nation ne les a surpassés dans sa culture.

Les vers à soie de Chine sont les mieux élevés et les plus supérieurement développés du monde entier.

Ils filent un plus long cocon, une fibre plus forte, plus douce et plus pure que toutes autres dans l'univers.



Corticelli l'Emploie

C'est la seule espèce de soie qui entre dans la composition du Fil de Soie à Coudre de Corticelli.

La marque "Grande lettre A" est filée avec 240 de ces fibres dont une seule a plus d'un quart de mille de longueur.

Inchangeable, dans toutes les couleurs, vendue partout.

Fuseau de 50 vgs 5c.
Fuseau de 100 vgs 10c.



LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveur.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendent AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



Trestler, Globensky & Martel,
...DENTISTES...
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -:-

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -:-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

POURQUOI ?

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

LA "ROYAL SILVER PLATE CO."

Montréal vient d'être doté d'un nouvel établissement de métallurgie fine. Ses membres sont tous des experts qui ont acquis la sûreté d'exécution au service de la maison Simpson, Hall, Miller & Co. Ce sont MM. André Giroux, J.-E. Lalonde et L.-N. Bétournay. Un vaste champ s'offre à leur activité. Avec leur savoir-faire éprouvé et l'outillage perfectionné qu'ils ont à leur disposition, ils pourront aborder toutes les branches du placage en or et en argent, produire du travail de premier ordre, et cela, à des prix absolument raisonnables. Que ceux qui possèdent de vieilles argenteries, qui n'ont rien perdu de leur valeur mais que le temps ou les accidents ont ternies, usées et déparées, que ceux-là se hâtent de les porter à la Royal Silver Plate Co. 40, Côte St-Lambert, qu'ils y aillent en toute confiance ; ils ne seront pas déçus.

La Royal Silver Plate Co. a la spécialité des travaux de commerce, c'est-à-dire que les bijoutiers pourront en tout temps lui confier leurs travaux et dans n'importe quelle quantité. Qu'on en prenne note.

La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars et un bonus de deux dollars par action, sur le capital de cette institution, ont été déclarés et s'en vont payables à son bureau principal à Montréal.

Le et après Mardi, le 2 Janvier prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 15 au 31 décembre prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des directeurs
HENRI BARBEAU,
Général

Montréal 30 novembre 1890.

TRIOMPHE SUR TOUTE LA LIGNE

TROIS GUÉRISONS DANS UNE MÊME FAMILLE

PAR LE

"VIN MORIN CRÉSO-PHATES"

Madame JOSEPH BOUTET, de St-Ambroise, nous raconte que ses trois enfants, Joseph, Alice et Alfred, souffraient d'une forte attaque de Grippe. "J'étais découragée, dit-elle, à la vue de mes trois enfants que rien ne pouvait soulager. Ils étaient fiévreux, toussant jour et nuit. Je ne pouvais rien leur faire prendre. L'idée de leur donner du "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" me vint à l'esprit. J'en fis venir de suite et commençai à leur en faire prendre. Les premières doses opérèrent parfaitement. Ayant continué à donner à mes enfants de ce remède sans péril, ils furent guéris en peu de temps, à ma grande satisfaction. Je ne sais pas ce que seraient devenus mes trois enfants sans cette préparation qui n'a pas d'égale.

Honneur et reconnaissance au "VIN MORIN CRÉSO-PHATES."

Méfiez-vous toujours d'une toux, quelque légère qu'elle soit ; c'est un indice certain que

les tubes bronchiques sont affectés. La Bronchite peut s'ivrer et de là à la Consommation il n'y a qu'un pas. Evitez ce malheur en prenant "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" qui guérira votre Toux, Catarrhe, Rhume, Tendance à la Consommation, Faiblesse générale, Pneumonie, Hémorragie des Poumons, Vomissements du sang, Diphtérie, etc., le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" agit encore à merveille comme désinfectant. Inutile de chercher ailleurs ; il n'y a que cette préparation qui peut vous guérir de votre maladie qui vient des poumons ou de la gorge. Ce remède est connu partout comme ne faisant jamais défaut. Prenez-le avec confiance et persévérance ; il vous guérira comme il en a guéri tant d'autres ! Le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" est agréable à prendre, sa digestion est facile et son prix très modique. Si votre marchand ne le tient pas, écrivez-nous de suite.

EN VENTE PARTOUT.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTO ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Pianos Supérieurs

Spécialité de Pianos recommandés par les plus grands artistes...

LE "CHICKERING"

DE BOSTON

et **"LE KARN"**

De Woodstock

Garantie absolue. Ce sont les instruments recherchés par les vrais pianistes.

CONDITIONS FACILES.

J. A. HURTEAU

1680 à 1686 rue Ste-Catherine

PORTE VOISINE DE LA PHARMACIE DECARY, COIN ST-DENIS.



La boisson des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Causerie du Docteur.

"Ce n'est pas quand le feu est à la maison qu'il est temps de discuter sur les origines du feu et ce n'est pas quand l'anémie conduit une personne au tombeau qu'il est opportun de rechercher les causes de l'anémie. Le mal existe, occupons-nous donc de le détruire. Plus tard il sera toujours temps de s'occuper du reste."

Ainsi s'exprimait un vieux médecin qui déplorait tout particulièrement la prévalence, presque générale chez les femmes, des maux qu'engendre la pauvreté du sang. Aujourd'hui les Maux de tête, les Palpitations du cœur, le Gonflement des jambes, la Suffocation, la Perte de l'appétit, l'Abattement moral et physique, les violentes Migraines et très souvent les Eruptions Scrofuleuses semblent devenus l'apanage des trois quarts des femmes. Des centaines de remèdes ont été prescrits, essayés, puis abandon-

nés parce que le mal n'était pas vaincu. Or, le chimiste Milton, dont la renommée est universelle, a trouvé la formule puissante et curative qui, sous le nom de

Pilules des Invalides de Milton,

a opéré des merveilles partout et a le suffrage de médecins qui d'habitude sont hostiles à tout ce qui n'est pas une prescription émanant d'eux. — EXIGEZ-LES DE VOTRE PHARMACIEN. La boîte, 25 cents ; 6 pour \$1.25 et 12 pour \$2.50.

La Milton Drug Company, 824 Rue St-Laurent, Montreal.

La Grande Maison Départementale de la Partie Ouest.

Bonne et Heureuse Année à nos clients et amis du "Monde Illustré." Satisfaits de nos relations passées, nous avons l'avantage de leur offrir pour le nouvel an

72 Caisses de Jouets Nouveaux et d'Articles de Fantaisie

achetés spécialement pour étrennes aux petits et aux grands, et marqués presque à **Prix coutant**. C'est le plus bel assortiment que vous puissiez voir. Des milliers de personnes ont visité ce département et un grand nombre ont profité de nos réductions générales que nous avons faites.

Très Spécial : 50 pour cent de réduction sur nos Manteaux.

O. Lemire & Cie 1163 Rue St - Jacques

Coin Fulford.

Grande Réduction dans tous les Départements.



Carrosses
DE
Poupées
DE
25c à
\$4.50.

Merceries!! Merceries!!!

GRAND CHOIX DE CAVATES
Gant Kid doublé.....75c pour 50c
Gant Buck.....\$1.75 pour \$1.25
Gant Kid, doublé en fourrure, valeur.. 2.50 pour..... 1.45
Gant Mocha, doublé en soie, valeur... 2.75 Notre prix..... 1.95

Soie - Ligne spéciale

Belle soie unie, rayée et grande nouveauté.
Plaid pour blouses, valeur extra 49c et 59c.
Ligne de peau de soie noire, valeur extra, \$1.50.

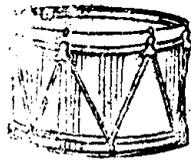
Etoffes à Robes

TRÈS SPÉCIAL

Etoffes noires Eudora.....\$1.40
Drap Impérial, 54 pouces largeur..... 1.23
Crépon noir à \$2.97, \$1.90, \$1.45, \$1.20, \$1.00 et 78c

Manteaux à moitié prix

Plus de 700 manteaux à 50 pour cent de réduction.



Tambours à 10c, 15c, 20c, 25c, 50c, 75c \$1.50.

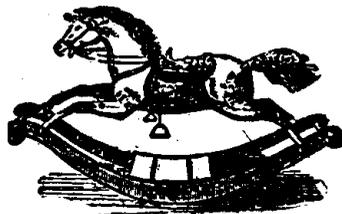
Visitez notre Département de Rideaux, Portières, etc.

Rideaux à.....75c, à \$7.50
25 doz. d'Eventails en plumes 50c pour..20c 90c ..56c
" " " \$1.25 ..75c

45 pièces de Mousselines à Rideaux pour 34c et 41c la verge.

Grand assortiment de blouses en Satin, en Soie et en Plaid, la dernière nouveauté de New-York, de 89c, \$1.25 1.50 à \$7.85.

Fichu Pompadour en tulle, différentes couleurs, grande nouveauté..... 95c et \$1.60 Plus de 500 Jupes réduites à \$1.29, 1.49, 1.78 à \$65



Chevaux Berçants

à 50c, 75c, \$1.00, \$1.50, à \$12.00

Cheval et Voiture, 20c, 25c, 35c, 50c, 75c, à \$2.00.

700 Poupées à 5c, 10c, 15c, 20c, 25c, 50c, 75c, à \$5.50.

Patins à 24c, 33c, 50c, 75c, 98c, \$1.00.

Toupies à 10c, 15c, à 75c.

Toupies musicales, une variété.

Visitez notre département de Tapis et Prelarts.



1700 Balançoires
DE
Poupées
à 25c.

100 Traîneaux au prix spécial de..... 14c
200 quarts de Verres, blanches et de couleurs.

Grands Verres à eau, prix spécial à..... 24c
Arches de Noé à.... 4c, 10c, 15c, 20c, 25c, 75c

Grand choix de Ferblanteries et d'Ustensiles de Cuisine en granit.

25 doz. de Fers à Repasser, 3 morceaux avec poignée, valeur \$1.25, pour.....89c.

Services de Vaisselle de Poupée à 5c, 10c, 15c, 20, à \$4.50

Plus de 300 Sleights à 75c, \$1.00, \$1.25 à \$1.50

Boîtes à bijoux, boîtes à gants, porte portraits, écrans, miroirs, cadran musical.

Toutes ces argenteries à prix réduits.
Epingles à linge.....1c la doz.

10 doz de boîtes à ouvrage en Celluloïde à prix réduits.

Spécial pour les Fêtes

Lanternes Magiques, Grand choix de Jouets en Fer, Engins et Chars en Fer, Sabres et Fusils, 3 Palettes Savon Morning Dew 8c. Jeux de Gymnase. Epingle à linge, 1c la doz. Jeux de tous genres. Spécial pour les fêtes. Set à Limonade \$1.25, \$150.

La Maison Populaire Départementale de la Partie Ouest

Un
seul
Prix...

O. Lemire & Cie

Au
comp-
tant...

1163 Rue Saint-Jacques, - Coin Fulford.

Où tous les Chars correspondent.

NOUVELLES A LA MAIN

Entre emprunteurs :
—Y a-t-il longtemps que tu as vu Grapile ?
—Qui ça, Grapile ? Tu veux dire le père Grapille, l'usurier. Mouille donc les "1."
—Oh ? répond l'autre avec mélancolie, j'aurais beau lui mouiller les "1," ça ne l'empêcherait pas de voler.

Un huissier se présente pour toucher le montant d'un billet d'â.
—Mon mari est absent pour quelques jours ! dit la maîtresse de maison.
—C'est pas vrai, s'écria le petit Charlot ; Papa est là à côté de l'argent qui n'y est pas.

Le gardien de la ménagerie.—Voici le grand boa constrictor, qui dévore un cochon entier à son repas, de grâce ! monsieur, n'approchez pas trop près.

Un financier avait reçu un solide coup de pied à l'endroit que l'on sait. Comme il avait gardé son injure et que quelqu'un s'en étonnait devant Sophie Arpould :
—Bah ! reprit la spirituelle artiste, cet homme a le bon esprit de ne pas s'inquiéter de ce qui se passe derrière lui.

Dialogue d'aujourd'hui :
—Comment ! tu songes à te marier, si jeune ?
—Pas si jeune que tu crois : j'ai déjà des rhumatismes !

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

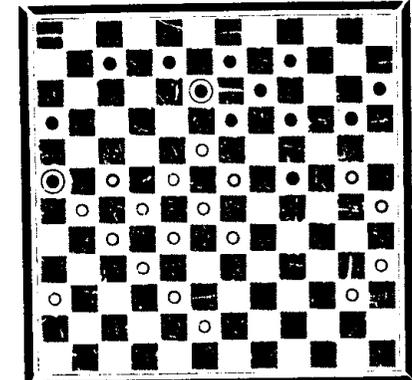
REMEDE DU PEUPLE "BROMA"

Guérit invariablement tous les maux amenés par le mauvais état du sang ou des nerfs affaiblis.
Goût agréable, prix des plus modiques, effets garantis, cure permanente. Se vend partout.
Méfiez-vous, n'acceptez aucun substitut.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 239

Composé par M. E. Renaud, Montréal
Noirs—13 pièces



Blancs—18 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 238

Blancs		Noirs	
47	40	7	33
65	60	54	65
41	54	28	41
64	58	51	53
72	35	22	58
40	38	33	44
69	59	42	25
31	20	gagnent	

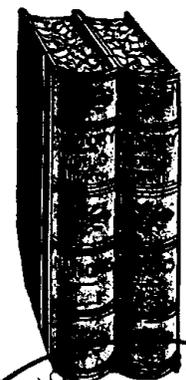
Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREULT

RELIEUR
40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour **Le Monde Illustré**
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial pour les Communautés.

40044 80-11-07

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 24 JANVIER 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. T. Archambault, 175 rue St-Jean, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...
Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.
Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE
395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 843.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiro-podiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars
TEL. BELL MAIN 5199.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION
66,536

COPIES PAR JOUR
Seize millions de lecteurs par année.



Et maintenant dit-elle soyez prudent. (Page 140. Col. 2.)

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

(Suite)

A la messe matinale que célébra l'abbé Chaumont, tout le monde pleurait. Enfin le cocher monta sur son siège, Jeanne se jeta de nouveau dans les bras de sa bienfaitrice, Cécile l'embrassa avec effusion, le comte Henri demeura immobile, glacé, incapable de faire un pas et de prononcer une parole.

— Au revoir, monsieur Henri, dit Jeanne.

— Adieu, répondit le comte, Dieu vous garde, Jeanne !

La jeune fille se pencha à la portière afin d'apercevoir le plus longtemps possible le toit du château de Civray ; puis, quand sa façade rouge se fondit dans l'éloignement, quand les grands arbres de l'avenue se mêlèrent au fond sombre de la colline boisée, elle se jeta dans le fond de la voiture et fondit en larmes.

Le vieux Comtois qui accompagnait Jeanne, se montra plein de bontés pour la jeune fille.

Au fond de son cœur, le brave homme accusait Mme de Civray. Il ne comprenait point qu'après avoir élevé celle-ci en enfant de la maison, on la renvoyât un jour brusquement. Mais au premier mot de regret qu'il prononça sur le départ de Jeanne, en y ajoutant l'idée d'un blâme implicite pour sa bienfaitrice, Jeanne défendit Mme de Civray.

— Vous êtes un ange, mademoiselle Jeanne, dit le vieux serviteur.

— Non, répondit celle-ci, avec un pâle sourire, je suis seulement une honnête fille.

Le voyage fut long. Avant d'arriver à Paris, on dut relayer plusieurs fois. Chaque soir, à l'entrée de la nuit, la voiture s'arrêtait devant une de ces nombreuses auberges, échelonnées alors sur la grande route, et où la domesticité s'empressait aussitôt auprès des arrivants, tandis que, sur le seuil, l'hôtelier, suivi de son chien, examinait d'un œil exercé la condition de ses nouveaux clients.

Le lendemain, on repartait à l'aube, et ce ne fut qu'après quelques étapes que l'équipage put s'arrêter

définitivement au numéro 50 de la rue Saint-Honoré. Le bruit des grelots des chevaux et du postillon causa un mouvement de curiosité dans la rue. La porte d'une boutique de lingère s'ouvrit toute grande ; de gentils minois s'encadrèrent au milieu de l'étalage de fleurs et de rubans, et une vieille dame, à figure vénérable, s'avança sur le seuil.

Comtois ouvrit la portière et Jeanne descendit.

En un instant, les bagages de la jeune fille s'entassèrent dans la boutique, le postillon alla remiser sa voiture à l'auberge ; Comtois accepta de dîner chez la vieille lingère, et pour la dernière fois put parler de Civray. Vers neuf heures, l'ancien serviteur partit, et Jeanne, conduite à sa chambre, s'y trouva seule, toute seule.

L'excès de la fatigue lui ferma bientôt les yeux.

Quand elle les rouvrit, la vieille lingère aux cheveux blancs était devant elle, souriant avec le sourire effacé, pâli, des gens qui ont connu, sinon les défaites, du moins les combats de la vie.

Elle s'assit au chevet de Jeanne, lui parla lentement, longuement, mettant des sourdines à sa voix. Elle se faisait caressante et bonne, prise soudainement de pitié pour cette belle jeune fille dont les yeux gardaient la trace des pleurs versés pendant les heures d'insomnie.

Jeanne écoutait ; elle sentait une certaine douceur à l'entendre. La vieille dame l'entretenait de la valeur de la boutique, du nombre et de la qualité des clientes.

— Vous gagnerez beaucoup plus d'argent que moi, lui disait-elle ; la mode, si changeante, veut des femmes jeunes, pour s'occuper de parure. Tous ceux que j'aimais sont morts ; la somme que m'a payée M. l'abbé Chaumont suffit pour m'assurer une grande aisance. Si vous êtes ambitieuse, vous ferez fortune, avec ce magasin dont vous doublerez l'importance.

— Il me suffira d'y vivre, Madame.

— Vous auriez tort de vous contenter de si peu. Permettez-moi de vous faire observer, d'ailleurs, que montrer une grande aptitude pour le commerce sera témoigner votre reconnaissance à madame la comtesse de Civray.

Jeanne se leva, et descendit au magasin.

Les jeunes filles l'avaient à peine entrevue la veille. Depuis leur arrivée à la boutique, elles ne cessaient de causer de la nouvelle patronne. Serait-elle douce ou sévère ? Elle leur avait semblé jolie, mais le jour baissait au moment de son arrivée.

Quand Jeanne parut, les ouvrières sourirent des yeux et des lèvres, hors une seule, Arthémise qui, ayant de grandes prétentions à la beauté, s'irrita de la trouver si charmante. Jeanne s'informa de l'emploi de chacune, puis elle prit place à côté de Mme Despois.

En attendant les clientes, celle-ci ouvrait devant Jeanne les livres de commerce ; lui expliquait les signes remplaçant les chiffres ; feuilletait le livre d'adresses, ajoutant un mot de renseignement à chaque nom de cliente. Celle-ci payait très bien ; cette autre laissait, pendant six mois, les notes en souffrance. Le chiffre du crédit pouvait monter à deux mille livres pour celle-là, tandis que dépasser cinq cents livres pour cette dernière serait une imprudence. Jeanne écoutait, suivait des yeux sur les registres, les chiffres et les noms ; puis tout à coup, les discours de la vieille lingère se confondaient dans son désir, et elle se retrouvait au bord d'un étang, respirant, à l'ombre des saules moussus, le parfum vague des grands iris-jaunes.

Elle voulut réagir sur cette rêverie involontaire, ouvrit les tiroirs, subit l'inventaire des marchandises, et le soir, plus brisée encore que la veille, elle s'endormit en posant son front lourd sur l'oreiller.

Le lendemain elle recommença le même labeur.

Pendant une absence de Mme Despois, elle reçut même deux clientes. Grâce à l'habitude de vivre près de la comtesse de Civray, Jeanne possédait un goût exquis.

Elle sut donner des conseils sur le choix d'une dentelle, le noeud fichu. Son élégance naturelle, sa voix harmonieuse, la distinction de son langage, charmè-

rent ses clientes, et, suivant la prédiction de la vieille lingère, la foule doubla dans le magasin. Dès lors, on le rendit coquet et pimpant.

L'étalage réunit des tentations irrésistibles. On y plaça des poupées habillées suivant la mode du jour, et qui servaient de renseignements sur la mode, les journaux de ce genre n'existant pas encore.

Lentement, Jeanne s'intéressa à son travail, à son commerce. Elle sentait qu'elle avait besoin de s'occuper activement pour ne pas être dévorée par des souvenirs qu'elle s'efforçait de bannir de sa mémoire. Pendant plusieurs mois, hors son livre de messe, elle n'ouvrit aucun volume. La science lui paraissait désormais un fruit dangereux. Elle voulait guérir, et pour cela, elle ne négligeait aucun moyen.

Ses lettres à Mme de Civray étaient fréquentes, mais courtes. Elle ne la questionnait point sur ce qui se passait au château, et, de son côté, la comtesse se bornait à lui envoyer un souvenir amical de la part d'Henri et de la part de Cécile.

Il ne fut point question de leur mariage, et Jeanne en conclut que ce projet étaient remis.

Lorsque la jeune fille, trop absorbée d'abord par son installation pour écouter ce qui se disait et se passait autour d'elle, prêta attention aux sinistres prévisions de ses clientes, sa surprise égala son angoisse. On n'avait nulle idée à Civray de la disposition des esprits à Paris. La province s'endormait dans une sécurité trompeuse, et tandis que la révolution soufflait dans Paris ses miasmes pestilentiels, du fond de leurs châteaux, les gentilshommes sans ambition croyaient que la royauté conservait le prestige dont elle avait joui sous les prédécesseurs de Louis XVI.

Jeanne risqua quelques mots à ce sujet dans sa correspondance ; Mme de Civray refusa de la croire ; et Jeanne, trouvant au moins inutile de la contrister et de l'alarmer, supprima ce sujet pénible.

Mais bientôt le déchaînement de l'orage commença, on osa s'attaquer au roi et à sa famille. Le massacre du 10 août donna la mesure des atrocités qui devaient le suivre, et de l'heure où la famille royale fut prisonnière au Temple, la noblesse tout entière fut en danger et la France roula vers l'abîme.

Le premier mouvement d'Henri, en apprenant ces terrifiantes nouvelles, fut de quitter Civray pour venir à Paris. Sa mère l'en dissuada. Ne pouvant rien pour le roi, dans ce moment, mieux valait se tenir prêt à agir, si l'heure sonnait de lui prouver son dévouement que de rejoindre les princes à Coblenz. Mme de Civray resta donc au château. Le respect des habitants du pays, l'affection de tous, la défendirent longtemps, ainsi que Cécile et son fils. Ce fut seulement après que les comités du gouvernement, sur le rapport de Barnave, firent décréter la loi dite *des Suspects*, qui enjoignait aux autorités d'arrêter les prêtres, les nobles, et tous ceux qui ne fourniraient pas des preuves de leur civisme, que la terreur commença à se répandre dans le pays habité par la comtesse de Civray.

Collot-d'Herbois, Isoré et Quinia furent chargés, dans l'Aisne et dans l'Oise, de procéder aux spoliations et aux exécutions. Du jour où Collot-d'Herbois s'établi à Senlis, Henri décida sa mère à partir pour la Suisse. Leur première étape serait Paris. Grâce à Robert, le fils de Comtois, et à Jeanne, il serait facile à la famille de Civray de se procurer des passeports. Dans tous les cas, il lui serait moins difficile de se cacher à Paris que de se dissimuler dans les environs de Senlis.

CHAPITRE V

ROBERT

Peu de jours après, que la décision de partir fut prise, Mme de Civray, Cécile et Henri, accompagnés de Robert, descendirent à Paris. Le fils de l'ancien valet de chambre Comtois loua un pavillon isolé où s'installa provisoirement la famille, et, le jour même, la comtesse de Civray se rendit chez Jeanne, afin de lui apprendre ce qu'elle attendait de son dévouement.

Le magasin de la jeune fille avait, lui aussi, subi des transformations. Son enseigne, *Les modes de la Cour*, devenue séditieuse, avait été remplacée par celle-ci d'un paganisme au goût du jour : *Aux Trois Grâces*. Chaque fillette chargée de chiffonner des noeuds, de bâtir des dentelles, adoptant le calendrier républicain, renia son nom pris dans le martyrologe, pour celui d'une fleur. Violette, Giroflée, Délie, Réséda remplacèrent Marie, Victoire, Adèle, Arthémise. Sous peine de devenir suspecte, la citoyenne Jeanne dut étaler des rubans tricolores, et, au milieu de sa vitrine, on voyait même un bonnet phrygien en satin blanc, destiné à une petite tête blonde.

Nous avons vu avec quelle joie mêlée d'angoisse, Jeanne accueillit Mme de Civray, quand celle-ci, au nom des jours lointains, la supplia de lui aider à sauver son fils. Jeanne venait de charger Louison et Mariette de divers achats dans le quartier ; les autres jeunes filles, envoyées chez les clientes, n'étaient pas encore de retour. Une angoisse mortelle serrait le cœur de Jeanne. La nécessité où elle se trouvait de faire bon accueil à ses convives, tandis qu'elle gardait à peine la force de penser, ajoutait encore à sa tristesse.

La comtesse de Civray avait tort de se rassurer si vite sur le sort d'Henri.

Les voisins pourraient remarquer quelque changement dans les habitudes de la marchande, quand Henri aurait pris possession de sa petite chambre.

Si on l'épiait, non seulement elle était perdue, mais le fils de sa bienfaitrice avec elle.

Un moment, elle songea que le plus prudent serait de tout avouer à Germain. Il était intéressé, mais honnête. Quoiqu'il affichât des sentiments d'un patriote zélé par mesure de prudence, il regrettait la royauté et le temps où les grands seigneurs donnaient l'essor aux arts et au commerce. D'ailleurs, il n'oserait refuser de rendre à Jeanne ce service, puisque obtenir la main de la belle lingère était le but de son ambition.

—Ce soir, pensa la jeune fille, le comte de Civray ne court aucun danger ; demain je consulterai Germain, et si Robert n'obtenait point assez vite les passeports nécessaires à la famille de ma bienfaitrice, Germain saura se les procurer.

Tandis que Jeanne songeait à ces choses, elle préparait le couvert dans l'arrière-boutique, dressait le dessert et mettait le bouquet de Germain dans un vase en guise de surtout.

Un coup léger, frappé à la porte donnant sur la cour, la fit tressaillir : elle ouvrit la porte avec une sorte de crainte, et respira librement en reconnaissant Robert.

—Monsieur le comte est en sûreté, dit le fils de Comtois, je tenais à vous l'assurer moi-même, Mademoiselle. Personne ne nous a remarqués, et vous pouvez être complètement tranquille ; madame la comtesse et mademoiselle Cécile vont être bien heureuses d'apprendre que tout s'est admirablement bien passé ! Elles aiment si tendrement M. Henri toutes les deux... Vrai, j'éprouve au cœur un grand plaisir de vous revoir, mademoiselle Jeanne... Vous vous êtes montrée douce et bonne... un peu fière, peut-être... mais je l'attribuais à l'éducation qu'on vous avait donnée au château... Oh ! je suis loin de vous garder rancune, allez... Plus d'un garçon, à ma place, se souviendrait du dédain avec lequel vous avez accueilli la demande en mariage que j'osai vous adresser... Moi, je ne vous en veux pas... Nos pères étaient égaux au manoir, votre instruction vous plaça plus tard au-dessus de moi... Ce que vous avez fait était tout naturel... C'est bon tout de même de se retrouver après une longue séparation.

—Certes, monsieur Robert, croyez que, moi aussi, je vous revois avec plaisir.

—Peut-être, mais pas au même degré... Tenez par exemple, il est une chose qui me ferait oublier tous mes griefs contre vous, si j'étais capable d'en garder.

—Et c'est ! demanda Jeanne, qui se sentait insuite sans savoir pourquoi.

—C'est que vous n'avez pas dédaigné d'écrire à mon père, après votre arrivée à Paris. Quelle joie lui cau-

saient vos billets ! Il me les lisait d'une voix tremblante, s'interrompant pour rappeler vos qualités, ou pour essayer une larme... Et quand il les savait presque par cœur, je les lui empruntais, je les lisais à mon tour, puis je me cachais pour les copier... Et tenez, il se passait alors un étrange phénomène, mademoiselle Jeanne, ma main ne reproduisait pas seulement les mots, elle imitait les caractères ; si bien qu'au moment où je rendais votre missive à mon père, j'avais souvent peine à distinguer l'original de la copie.

—Voilà un singulier caprice, et vous avez acquis, de la sorte, un talent plus bizarre encore.

—Les soirées étaient longues à Civray après votre départ. D'ailleurs, à mesure qu'on parlait davantage de liberté et d'égalité, que la crainte, l'avarice et la cruauté sont entrées dans les esprits, tout a changé d'aspect. Chacun tremblait pour soi et pour les siens. Dieu sait quelles nuits d'angoisses j'ai passées où j'entendais répéter que ces damnés révolutionnaires courraient la campagne, rançonnant les paysans, pillant les châteaux et brûlant les églises... Des queues finis... tour à tour voleurs, assassins et sacrilèges ! Oh ! la fièvre de l'or est passée dans le sang, allez ! Ce que veulent les misérables qui poussent la noblesse à l'échafaud, et encomrent les prisons de prêtres et de moines, c'est bien moins la suppression de leurs titres que l'accaparement de leur fortune. On ne compte plus les mauvais larrons ni les Iscariotes. Pour de l'or, aujourd'hui, on dénoncerait son père comme suspect.

—Taisez-vous, monsieur Robert, taisez-vous ! Si j'entendais un autre homme tenir un pareil langage, si je voyais en même temps luire ses prunelles comme lui luitent les vôtres, dans lesquelles on dirait que s'allume une flamme de convoitise, je tremblerais de me voir trahie et vendue avant la fin de cette soirée...

—Vous, Mademoiselle ?

—Oh ! rassurez-vous, Robert, vous êtes le fils de Comtois, le plus honnête des hommes. La comtesse de Civray vous a confié sa fortune et sa vie, car, durant le trajet de Civray ici c'est vous, m'a-t-elle dit, qui portiez l'or et les diamants qu'elle possédait.

—Oh ! dit avec vivacité Robert Comtois, j'ai tout rendu à la comtesse, et c'est elle...

—Qui en doute ? fit Jeanne.

—C'est qu'un soupçon, un seul soupçon...

—Personne n'en a jamais conçu à votre endroit.

—Je m'oublie près de vous, mademoiselle Jeanne, et cependant il ne me reste pas un instant à perdre afin de me procurer des passeports pour la Suisse. Si je tentais d'en demander aux autorités révolutionnaires, je serais certain d'échouer, mais j'ai entendu dire qu'on pouvait à prix d'or s'en procurer, et que les incorruptibles de la république se laissent admirablement gagner avec quelques milliers de louis.

—C'est un moyen bien dangereux, monsieur Robert, plus que dangereux, répliqua vivement Jeanne. Je n'ai jamais entendu parler à Paris que de la vente de faux passeports. Des misérables, après les avoir fabriqués, les cédaient à prix d'or à des nobles, à des prêtres, puis ils couraient à la barrière par laquelle ces malheureux devaient sortir, donnaient leur signal et les faisaient arrêter sur l'heure... Mieux vaudrait, il me semble, attendre quelques jours que de risquer d'être la dupe de semblables scélérats.

—Cela serait horrible !

—Et de quoi pouvez-vous vous étonner après ce que vous avez déjà vu ? Croyez-moi, prenez patience. Dieu nous a protégés en permettant que nul ne remarquât l'arrivée du comte ; demain, sa mère et sa cousine se présenteront en qualité d'ouvrières, et nous aurons quelques jours, quelques semaines de repos peut-être. Ne tentez donc point le moyen toujours dangereux et souvent mortel d'acheter des passeports, je réussirai plus sûrement en m'adressant à des amis, que vous en payant les services véreux des agents des comités. Reposez-vous sur moi de ce soin.

—L'essentiel est que nous partions vite.

—Vous vous trompez, l'essentiel est d'avoir des éléments de sécurité pour le voyage.

—N'accompagnez-vous pas madame la comtesse, mademoiselle Jeanne ?

—Non, je reste à Paris ; adieu, M. Robert, allez vite apprendre à la comtesse que son fils est chez moi, et qu'il n'a plus rien à craindre.

—Alors à demain, Mlle Jeanne.

—Oui, à demain.

Quand Robert se fut retiré, il parut à Jeanne qu'elle respirait mieux.

Jamais, tandis qu'elle habitait Civray, elle n'avait pu ressentir de sympathie pour Robert.

Enfant, elle le trouvait cruel. Le fils de Comtois martyrisait les oiseaux et les insectes. Toute créature vivante lui semblait destinée à devenir son souffredouleur. Jeanne découvrit assez vite cette propension à la méchanceté pour laisser voir ouvertement à Robert la répulsion qu'il lui inspirait. Elle comprit qu'elle pouvait s'en faire un ennemi. Cela fut sans doute arrivé si Jeanne, quand elle eut seize ans, n'avait pris sur Robert un empire contre lequel il tenta de se rebeller. Comme la haine pour Jeanne lui causait une cruelle souffrance, il tenta de mériter ses bonnes grâces. Mais la jeune fille n'oubliait pas les impressions de l'enfance, et lorsque Comtois, inquiet de l'audace de Robert, transmit à Mme de Civray le souhait de son fils d'être le mari de Jeanne, la réponse de celle-ci laissa deviner le mépris et la terreur que lui inspirait à la fois le jeune homme.

Ce coup violent faillit terrasser Robert ; mais il avait en lui trop de force pour se laisser abattre.

Ne pouvant se venger ouvertement, il dissimula.

Sa colère se changea en une rancune venimeuse.

Il ne se demanda point quand elle éclaterait, il se promit d'en attendre l'heure.

Le départ de Jeanne contraria, bouleversa ses vagues projets de vengeance. Un moment, il songea à se rendre à Paris, mais son père vieillissait, les intérêts de sa fortune imposaient à Robert le séjour à Civray, et il y resta en dévorant sa rage.

Si Robert était cruel, il pouvait se montrer patient.

La science d'attendre restait une de ses forces.

Il devina dans l'exil de Jeanne un drame intime, dont la tristesse persistante d'Henri lui livra le secret.

La mort du vieux Comtois, loin de faciliter l'éloignement de Robert, parut davantage le river à Civray. La longue probité de son père lui valut toute la confiance des châtelains, et il devint l'intendant de la maison. Jamais son père n'avait cru l'initier aux affaires de la famille. Il apprit subitement le chiffre des revenus, il calcula la totalité d'une magnifique fortune, et à mesure qu'il s'enfonça dans l'étude des titres et des baux, il sentit grandir en lui des convoitises ardentes.

Si Robert avait vécu cent ans plus tôt, il aurait étouffé ses basses envies ; l'impossibilité de leur donner carrière l'aurait retenu ; mais, au moment où il atteignait l'âge d'homme, le débordement de la philosophie relâchait les liens sociaux, les convoitises s'allumaient dans les âmes sombres. Les yeux devenaient ardents, les mains téméraires. On s'assemblait ténébreusement afin de s'entretenir de questions nouvelles. On parlait des droits de l'homme. On osait insinuer que les riches devaient céder leur place à ceux qui les enviaient. Et comme la justice la plus élémentaire condamnait ces sophismes, l'édifice social croulait sur ses bases. Des hommes audacieux formulaient, dans des livres, des doctrines bouleversant de fond en comble l'organisation du royaume. Des avocats défendaient de prétendus droits méconnus. Les ambitieux, les envieux parlaient haut, s'adressant aux petits, aux faibles, les berçant de l'idée d'une revendication illusoire, vantant la liberté sans avouer que la liberté dégénérerait vite en licence, louant la fraternité, sans laisser voir encore les montants de la guillotine.

La révolution des esprits se fit avec une lenteur progressive ; mais, quand elle éclata, ce fut à la façon de la foudre. Chacun prit ses aspirations pour des droits.

On supprima Dieu, le roi, la religion, les charges, la noblesse, les ordres, et, sous prétexte d'égalité, on vida les prisons des misérables qu'elles contenaient, et on y entassa les prêtres et les grands seigneurs.

Robert fut un des premiers à accepter les idées révolutionnaires. Il lui plaisait de s'entendre répéter

qu'il était l'égal de ceux qu'hier il appelait ses maîtres. Si, dans le premier jour où il se trouvait en rapport d'opinions avec les clubistes de province, il ne quitta point le domaine de Civray, c'est qu'il vit dans le bouleversement général, prêt à se produire, le moyen de fonder sa fortune. A quoi servirait la révolution si elle ne le faisait pas riche ? Puissant, il le deviendrait, sinon à force de talent, du moins à force d'audace. Ceux qui régnaient à Paris par la terreur étaient inconnus la veille : un coup du hasard les portait au sommet du pouvoir. Mais l'autorité de la foule, la puissance impérative n'étaient rien pour lui, s'il ne possédait pas une fortune. Les appétits mal étouffés s'éveillaient avec des violences de bête fauve affamée, à qui l'on montre une chair saignante à travers les barreaux d'une cage.

Si avide que fût Robert, il reculait devant une spoliation brutale, une trahison en plein jour. Dans ce tigre, il y avait de l'hyène qui se dérobe, lâche et peureuse. Il ne lui en coûtait rien de continuer son rôle de serviteur dévoué. S'il dénonçait la famille Civray à Collot d'Herbois, sans doute celui-ci ferait d'abord main-basse sur la plupart des valeurs, et Robert n'y gagnerait que l'éphémère protection de l'ancien comédien. Mieux valait rester près de la famille, l'éloigner de Civray, et, sous l'affectation du dévouement, la perdre sans retour s'il était de son intérêt de le faire.

Ni Mme de Civray, ni Henri ne se défièrent du fils de Comtois.

On le chargea de trouver à Paris un appartement, de s'occuper du moyen de leur faire passer la frontière. On mit dans ses mains la vie et la fortune de ceux qu'il haïssait de toute la force des bienfaits qu'il en avait reçus.

Quand Henri quitta sa mère afin d'accepter chez Jeanne l'asile que lui accordait la courageuse fille, la comtesse s'efforça de persuader au jeune homme de garder sur lui les titres, l'or et les diamants de famille. Henri s'y refusa d'une façon absolue ; Mme de Civray resta en possession de toute la fortune, et Henri conserva seulement quelques louis sur lui.

Cet arrangement satisfaisait sans doute Robert, car il ne souleva aucune objection.

Jeanne ne pouvait s'empêcher de trouver étrange l'expression du visage de Robert ; elle ne s'expliquait pas davantage pourquoi, sans que la causerie prît en eux cette pente, il avait rappelé des souvenirs de Civray. A quoi bon surtout lui apprendre qu'il copiait jadis ses lettres ? Tout en cherchant à se distraire de la pensée de Robert, elle y revenait sans cesse, avec un tremblement intérieur. Elle se défiait de lui, sa voix sonnait faux ; il détournait les yeux en parlant, sa bouche était mince et railleuse.

Tandis que Jeanne achevait de dresser le couvert, la petite porte donnant sur la cour s'ouvrit avec précaution et le comte Henri parut dans l'arrière-boutique.

En le reconnaissant, Jeanne se recula contre la muraille.

—Quelle imprudence ! dit-elle, monsieur le comte, quelle imprudence !

—Ces vêtements ne me travestissent-ils pas assez ? Cette maison est tranquille ; nul ne m'a vu descendre, j'étouffais là-haut ; Jeanne ma sœur, j'ai voulu vous revoir, vous demander si vous vous souveniez encore de Civray, des bois sombres et de l'étang sous les vieux saules ?

—J'ai peu le temps de rêver, monsieur le comte, répondit la jeune fille : les loisirs de Civray sont loin. La lingère doit, à toute heure, songer à sa clientèle... J'ai cependant pensé à vous, à madame la comtesse, à mademoiselle Cécile, qui doit être plus charmante que jamais... Quand je quittai le château, votre mère songeait déjà à vos fiançailles.

—Cécile est trop jeune, répondit Henri ; d'ailleurs, les événements politiques nous ont jetés dans une terreur soudaine, et ce n'est pas durant ces heures de bouleversement et de deuil que l'on doit songer à étendre le cercle de la famille. Laissez-moi vous remercier de m'avoir offert un asile, je suis un suspect, un proscrit dont la tête est mise à prix par Collot-

d'Herbois ; si j'étais arrêté chez vous, vous péririez sans doute avec moi.

—Je le sais, monsieur le comte, mais croyez-le, à cette heure surtout où nous voyons s'écraser les choses les plus sacrées, le sacrifice semble facile. En voyant mourir bravement, on apprend le dédain de la mort. Ce qui est plus difficile que de se montrer courageux devant un ramassis de brigands et d'ignobles tricoteuses, c'est le sacrifice journalier, perpétuel, l'immolation de soi, de ses sentiments au devoir. Tenez, vous êtes gentilhomme, digne et brave. On vous commanderait d'attendre de pied ferme une horde de bandits, vous le feriez ; mais on vous conseillerait de triompher d'une folie, de dompter une répugnance, de vous oublier pour le bonheur d'un autre, le feriez-vous, dites, monsieur Henri, le feriez-vous ?

—Je ne sais pas, répondit le jeune homme.

—Et pourtant, c'est le devoir, c'est l'obligation divine et humaine. Tenez, vous connaissez comme moi les qualités, je devrais dire les perfections de madame votre mère, et pourtant vous vous défiez de ses conseils, puisque vous ne les suivez pas.

—Serait-ce à vous de me le reprocher, Jeanne ?

—Et à qui donc, monsieur le comte ? Mme de Civray est trop généreuse pour vous montrer à quel point vous l'affligez ; Mlle Cécile dissimule un regret mal défini peut-être dans son âme. Rien qu'à vous voir, moi qui vous aime bien, croyez-vous que je ne devine pas combien vous opposez de résistance aux prières, aux ordres muets de la comtesse de Civray ?..

—Jeanne, je n'ai qu'un mot à vous dire : le roi est mort, Mme de Lamballe est morte, la France me semble perdue, est-ce la peine de défendre sa vie contre les Robespierre et les Fouquier-Tinville ? Il est des heures où je suis tenté d'entrer au tribunal où l'on juge les prêtres, les magistrats et les gentilshommes, de crier ; Vive le roi ! et de me mêler à ces martyrs.

—Vous n'en avez pas le droit, s'écria Jeanne. Oh ! vous cherchez en vain à masquer par l'horreur du présent l'amer découragement auquel vous êtes en proie. Vous cessez de demander la force à Dieu, monsieur le comte, et tout combat vous semble difficile aujourd'hui.

—Vous ne pouvez savoir, Jeanne, vous ne savez pas...

—Et surtout je ne veux rien entendre. Si jamais vous avez eu confiance dans la sœur qui partageait à Civray, vos travaux et vos jeux d'enfant, prouvez-le lui aujourd'hui. Partez au plus vite, conduisez votre mère en Suisse ; comblez le plus cher de ses vœux en devenant le mari de Mlle Cécile, et ne revenez en France que quand cette même France aura relevé ses autels.

—Tenez, Jeanne, à votre tour vous devenez cruelle. Il ne faut pas exiger de l'homme plus qu'il ne peut accomplir. Pour avoir le droit de me donner de semblables conseils, savez-vous ce qui, depuis cinq ans, se remue dans ma tête et dans mon cœur ? Je ne me suis pas laissé vaincre sans combat ; j'ai succombé à la violence d'une lutte insoutenable, voilà tout. Cependant vous avez raison, je dois sauver ma mère, la mettre en sûreté ! Je la conduirai en Suisse, puis ensuite, eh bien ! ensuite, puisqu'on peut encore mourir au nom de la famille, de l'autel et du drapeau fleurdelisé, je reviendrai ici, Jeanne, il restera toujours pour moi une place sur l'échafaud.

Jeanne demeurait immobile, les mains jointes, ses yeux remplis de larmes, fixés sur le visage du comte. Ses lèvres tremblaient convulsivement. Enfin, avec une sorte de violence contrastant d'une façon absolue avec le calme qu'elle avait réussi à garder jusque-là, elle dit d'une voix pleine d'un tremblement sourd :

—Avez-vous donc la prétention d'être le seul à souffrir dans la vie, monsieur le comte ? Croyez-vous que votre cœur ait épuisé le calice de l'angoisse humaine ? Vous avez lutté, soit ; vous avez caché en vous une plaie saignante, mais combien de compensations vous restaient. Les lieux mêmes que vous habitiez répandaient une sorte de douceur sur l'amertume dont votre âme était saturée. Et puis vous avez une mère qui vous adore, une jeune cousine qui vous aime. Autour de vous, tout concourait à vous rendre le cou-

rage... Et je connais des êtres plus infortunés que vous, n'ayant derrière eux que des tombes et devant eux que la solitude de l'abandon. Ah ! ceux-là ont pleuré, ceux-là auraient eu comme vous, plus que vous, le droit de se plaindre. Si vous aviez pu deviner le déchirement de leur âme, vous n'oseriez à cette heure parler de votre désespoir !

— Jeanne ! s'écria le comte.

— Laissez-moi finir... Vous quitterez Paris, n'est-ce pas ?... Vous fuirez la tourmente, vous apaiserez l'orage qui gronde en vous. Et quand la France aura retrouvé le calme, la dignité, la grandeur, vous reviendrez voir votre sœur Jeanne, et vous lui amènerez votre femme, vos enfants, et les caresses qu'elle mettra sur le front de ces chers petits êtres seront la bénédiction de l'avenir, et la consolation des peines ! Ferez-vous cela, monsieur Henri ? ajouta la jeune fille d'une voix plus calme et plus basse.

— Je le ferai, répondit monsieur de Civray.

Le regard de Jeanne rayonna de joie.

— Je savais bien, dit-elle que vous étiez toujours digne de la tendresse de votre mère et du grand nom de vos aïeux.

Rassurée sur un point qui lui tenait si profondément au cœur, Jeanne retrouva presque le calme. Elle revint sans peine alors avec Henri dans le château et le parc de Civray, dont le souvenir si doux lui rendait si présents les moindres détails ; elle accepta l'espoir de voir se terminer l'ère sanglante, sous laquelle ce que la France comptait de plus grand, de plus noble, de plus saint mouraient pour son roi et pour son Dieu.

— Rien d'excessif ne peut avoir de durée, dit Jeanne. D'ailleurs, Dieu ne peut laisser perdre à jamais une nation qu'il a adoptée. Vous reviendrez en France, vous reverrez Senlis et les rives de l'étang de Civray ; ce seront vos enfants qui cueilleront un jour avec vous les iris jaunes et les glaïeuls.

En ce moment, on frappa aux carreaux d'une fenêtre de l'arrière boutique donnant sur une ruelle babillement déserte.

Jeanne tressaillit, car, à cette époque, le danger était partout. Se rapprochant vivement de la fenêtre, elle regarda dans la ruelle, et distingua, derrière les vitres, la face blême de Robert.

Celui-ci fit un signe mystérieux en posant discrètement un doigt sur ses lèvres ; puis, par un geste, il pria Jeanne d'ouvrir la fenêtre afin qu'il lui fût possible de pénétrer dans la pièce où elle se trouvait avec Henri.

Jeanne se rapprocha du comte.

— J'ai peur, lui dit-elle.

— Mais c'est Robert, je le reconnais... Que pouvez-vous craindre, Jeanne ? ne savez-vous point que son père...

— Qui vous affirme que Robert vaut le vieux Comtois ?

Des coups plus vifs battirent le carreau, et le comte s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit rapidement.

— Merci, monsieur le comte, fit le jeune homme en enjambant lestement la croisée. Un peu plus, et mademoiselle Jeanne me traitait en suspect.

— Pourquoi ne frappez-vous pas à la porte du magasin ?

— Les rues sont pleines de passants et de curieux.

— Mais la cour ?...

— Il m'a semblé voir votre allée s'emplir de locataires. Jamais nous ne prendrons assez de précautions.

Un coup vif retentit à la porte donnant sur la rue Saint-Honoré, et la voix de Germain cria :

— Mademoiselle... Citoyenne Jeanne, ce sont vos convives.

— Déjà ! s'écria la lingère.

Puis elle ajouta vivement :

— Regagnez votre petite chambre, monsieur le comte, descendez dans la ruelle, Robert.

Jeanne se dirigea vers le magasin de vente, tandis qu'elle répondait à Germain :

— Ne vous impatientez pas, Germain, Réséda a égaré la clef... cette étourdie n'en fait jamais d'autre.

Tandis que Jeanne feignait de la chercher pour gagner du temps, le comte et Robert se disposaient à ouvrir la porte donnant sur la cour Henri mettait la

main sur le loquet, quand Robert l'arrêta vivement.

— Il y a du monde dans la cour, dit-il vivement, impossible de sortir par là...

Un tremblement agita ses membres, il se recula instinctivement et murmura :

— Serait-ce déjà la réponse à ma lettre ?

— Que faire ? demanda le comte de Civray.

Robert désigna la fenêtre donnant sur la ruelle.

Deux personnes causaient à trois pas de la fenêtre.

Pendant ce temps, Germain s'impatientait, et exécutait, sur la porte de la rue, un roulement formidable.

— Un peu de patience, répétait Jeanne, devenue pâle comme un linge, un peu de patience.

— Eh bien ? demanda Germain.

— Voici la clef, dit Jeanne.

Mais comme un écho du bruit de la rue, des coups rapides se firent entendre à la porte de la cour, et des voix joyeuses crièrent au dehors :

— Nous voici toutes, citoyenne Jeanne ! Réséda, Giroflée et Délie ! Ouvrez vite pour recevoir nos fleurs et nos compliments.

— Mon Dieu ! dit Henri, comment faire ? impossible de fuir maintenant.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, il reste encore une cachette.

Alors, saisissant la main d'Henri, elle l'entraîna au fond de l'arrière-boutique où se trouvait dissimulée une petite pièce qui servait, au besoin, de chambre.

— Et maintenant, dit-elle, soyez prudent.

CHAPITRE VI

TRAHISON

A peine les deux hommes venaient-ils de disparaître que Jeanne ouvrit la porte à Germain qui donnait le bras à sa mère. Le vieil ébéniste suivait, tout guilleret dans ses anciens habits de noce ; il embrassa Jeanne cordialement sur les deux joues, et lui offrit un joli bouquet, tandis que la vieille madame Germain glissait dans l'oreille de Jeanne :

— Nous aurions encore une bien plus belle fête, s'il s'agissait de fiançailles !

— Et mes ouvrières ! dit Jeanne qui s'élança dans l'arrière-boutique, afin d'éviter de répondre à la femme de l'ouvrier.

Elles entrèrent comme un tourbillon. Délie, Giroflée, Violette, Arthémise, Mariette et Louison.

Chacune, pour égayer sa mise, avait ajouté un nœud, une fleur à sa parure. On lisait sur leurs visages une joie franche, une affection sincère. Chaleureusement, elles embrassèrent leur maîtresse comme une amie, presque comme une sœur, et l'amitié l'emporta de beaucoup en elles sur le respect.

Seule, Réséda conservait une réserve méfiante. Son regard inquisiteur fouillait les coins du magasin et ceux de la boutique. Elle tourna cependant une assez jolie phrase en offrant son bouquet à la maîtresse lingère ; mais le cœur n'y mettait point sa note profonde, et Jeanne ne se sentit pas émue comme elle l'avait été par les francs baisers de Mariette et de Louison.

Les trois voisines invitées à prendre part à la fête ne se firent pas attendre ; et, un quart d'heure après, deux marmitons de blanc vêtus, le visage encore rouge du reflet des fourneaux, apportèrent un diner commandé par les soins de Germain.

On se mit à table gaiement. Les jeunes filles semblaient charmantes avec leurs frais costumes ; les vieilles gens souriaient du bonheur des autres ; chacun s'efforçait d'apporter à ce festin une part de contentement. Jeanne, seule, multipliait de pénibles efforts pour ne point trahir l'angoisse à laquelle elle restait en proie.

Elle ignorait si le comte avait réussi, en sortant par la fenêtre de la ruelle, à regagner la cour, puis à se réfugier dans sa chambre. Si par hasard le chemin lui avait été coupé et qu'il se fût jeté dans le cabinet étroit sur lequel Jeanne jetait souvent les yeux, il ne pouvait sans danger y demeurer longtemps.

— Citoyenne, dit Giroflée, savez-vous quelle proposition a été faite tantôt à Réséda ?

— On l'a demandée en mariage, fit Germain, à cause de la douceur de son caractère.

— Je ne suis pas douce, c'est possible, dit Réséda, mais j'aime mieux être colère qu'avare comme certains jeunes gens de ma connaissance, qui retirent leur parole à des filles honnêtes, laborieuses, mais pauvres, dès qu'ils ont l'espérance d'en épouser une...

— Plus riche et plus jolie ! répliqua Germain, mais je les approuve fort, ces avares-là.

— Voyons, Giroflée, qu'est-ce donc que l'on a proposé à Réséda ?

— Tout simplement de devenir déesse.

— De la Liberté ? demanda Germain.

— Non pas, de la Raison.

— Vous devez vous tromper, Giroflée ; La Raison et Réséda n'ont jamais rien eu à démêler ensemble.

Jeanne regarda froidement la jeune ouvrière.

— Dites-moi donc toute de suite que vous avez refusé, Réséda ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? reprit la jeune fille dont le visage rougit subitement. C'est un grand honneur que de représenter la Raison... Et puis le beau costume !.. Quelle marche triomphale... On est vêtu à la grecque, on prend place sur un autel... D'ailleurs, il faut bien faire quelque chose pour la Patrie.

— Même aux dépens de la pudeur et de la religion ? demanda Jeanne. Rappelez-vous ceci, Réséda, du jour où vous vous serez prêtée à cette comédie misérable, infâme, sacrilège, je n'aurai plus de travail pour vous !

— Pardon, citoyenne, vous me punirez de mon civicisme alors ?

— Non ; mais rien ne vous oblige, cependant, à manquer aux lois de la décence. Je ne sais pas encore de décret qui, sous peine de mort, force une jeune fille à jouer un rôle non pas seulement odieux, mais déshonorant.

— Je crois, citoyenne Jeanne, que si un observateur de l'esprit public était ici à cette table, vous parleriez autrement.

— Voyons, voyons, reprit Germain que le ton de l'entretien inquiétait, pourquoi amener la conversation sur la politique ; laissez cela aux tribuns.

— Toutes les commissions sont faites ? demanda Jeanne.

— Mme de Loizerolles a son fichu, répondit Giroflée.

— Et votre course de la rue des Noyers, Réséda ?

— Les citoyennes Roucher ont été charmées du bonnet de la baigneuse, et le petit Emile a sauté de joie en essayant ca carmagnole bleue.

— Et vous, Violette ?

La jeune fille baissa la tête avec tristesse.

— Et bien !

— J'ai rapporté le carton, Jeanne.

— Pourquoi ?

— Mlle de Coigny n'était pas chez elle.

— Elle trouvera la commande en rentrant ce soir.

— C'est que... reprit Violette, elle ne rentrera pas.

— Mon Dieu, dit Jeanne, vous me faites mourir, achevez, Violette, achevez donc.

— Mlle de Coigny est en prison.

— Mlle de Coigny ! Elle aussi ! Savez-vous dans quelle prison on l'a enfermée ?

— A Saint-Lazare, Mademoiselle.

— C'est une belle et pieuse enfant ! dit Jeanne, puisse Dieu la sauver !

— Ah ! ça, dit le père Germain, pour un jour de fête, il me semble que l'on parle beaucoup de choses tristes. D'abord Réséda a commencé ; si cela continue on finira par pleurer tous ensemble, je demande que l'on change le tour de conversation.

— Eh ! que voulez-vous que nous disions, reprit Jeanne, sinon la vérité. Nous sommes entre nous, nul ne nous épie. Ce n'est ni vous ni votre fils qui avertirez le Comité que Jeanne la lingère regrette le Roi, qu'elle apprit à vénérer, et les autels où elle avait l'habitude de prier Dieu. Durant le jour, nous masquons bien assez notre visage.

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)